

I
DIE GÖTTINGER ZEIT

Stein an seine Mutter
St. A.

Wetzlar, 11. October 1773

Bericht über die Reise von Nassau nach Wetzlar.

Madame!

Monsieur Salzmann¹⁾ vous a écrit hier²⁾ et vous a mandé que nous sommes heureusement arrivés, que nous avons trouvé partout des chevaux et toutes les autres aventures arrivées entre N[assau] et Wetzlar, je vous ferai à cette heure part de toutes les nouvelles intéressantes de cette cité. Nous étions faire nos visites chez Mr. de Harpprecht³⁾ qui nous a chargés, comme tous le reste du monde que nous avons vu, de vous présenter ses respects, il m'a beaucoup parlé de Monsieur de Hardenberg, où il était: je lui répondis que je le croyais en Angleterre⁴⁾. . . . *Andere Besuche in Wetzlar.* Nous partons lundi, et nous comptons arriver à Goett[ingue] mercredi. Si nous étions gens peureux, vous auriez déjà reçu la nouvelle de notre mort, comme le maître de poste de Limbourg nous régala d'une douzaine d'histoires de voleurs, pilleries, massacres. Je suis bien fâché de ne pouvoir renvoyer à mon père cette petite pièce latine l'é l o g e d' H o - m è r e , puisqu'on m'a oublié mes papiers. Je n'oserais vous parler de mes regrets d' avoir quitté Nassau, ils étaient vifs, surtout comme c'était pour la première fois que je quittais la maison paternelle, et la nouveauté contribue autant à rendre une chose triste encore plus triste qu'elle augmente le plaisir d'une chose agréable. Rien ne me consolait plus que l'idée que mon éloignement ne diminuerait point la tendresse de mes parents, que j'y conserverai un droit aussi longtemps que je saurai le conserver

¹⁾ Friedrich Rudolf Salzmann (1749—1821) aus Straßburg, der Stein als Erzieher nach Göttingen begleitete, scheint erst kurze Zeit vorher nach Nassau gekommen zu sein. Er lebte später als Schriftsteller und Buchhändler in Straßburg.

²⁾ Fehlt.

³⁾ Reichsjurist. Beisitzer des Reichskammergerichts in Wetzlar. 1783 s. Ranke, Hardenberg I, S. 31.

⁴⁾ Der spätere Staatskanzler, der 1772 in Nassau zu Gast gewesen war und dort eine heftige Neigung für Steins schöne und geistreiche Schwester Louise, spätere Gräfin Werthern, gefaßt hatte. (Ranke-Hardenberg I, S. 37 f. und Bach, Das Elternhaus des Freiherrn vom Stein, S. 47f). Hardenberg hatte im September 1773 eine Reise nach England angetreten. Ranke a. a. O. S. 40 ff.

en m'en rendant digne. Oserais-je vous prier de présenter mes respects à mon cher père, de me rappeler au souvenir de ma soeur et d'embrasser Gottfried¹⁾ et de les assurer que je leur écrirais dès mon arrivée à Goett[ingue]. Faites bien des compliments à Mr. Christlieb²⁾ et témoignez lui ma reconnaissance pour la bonté qu'il a eu de nous accompagner à Limbourg et à Mr. Rosenstiel³⁾.

Stein an seine Mutter
St. A.

Göttingen, 14. October 1773

Fortgang der Reise von Wetzlar über Marburg, Cassel nach Göttingen. Frühreife Urteile über alte und neue Bekannte. Vorschläge für Bücherbestellungen von Göttingen nach Nassau.

Madame!

J'espère que vous aurez reçu ma lettre du 11 d'octobre, où je vous parlais de notre séjour à Wetzlar, c'est ici que je reprends la plume pour vous donner des nouvelles de notre santé et de notre voyage. Nous poussâmes de Wetzlar à Marbourg, où je vis Me. de Langwerth⁴⁾ qui me reçut fort froidement, me parla beaucoup de Mr. de Loew⁵⁾. J'y vis sa fille qui est trop bien pour être laide et trop mal pour être jolie, qui se tenait bouchée dans un coin de la chambre et prouvait son existence entre les vivants par un „oui Monsieur“ faiblement prononcé. Après, je tâchais de venir à Cassel en bravant la lenteur des postillons et les mauvais chemins que j'atteignis vers les deux heures. Je n'y vis personne, et on me raconta beaucoup d'une illumination donnée au Weissenstein à l'occasion du jour de naissance de Mme. la Landgrave, et on m'assura que toute la cascade brûla, c'était donc une cascade d'huile, répondis-je. Je n'ai encore vu ici personne de nos professeurs que Mr. Ayer⁶⁾, un honnête et digne homme, qui me donna les lois de l'université et me fit payer ce chiffon de papier bien cher. Vers le soir, Mr. de Löw, le fils se fit annoncer chez nous en qualité d'ambassadeur de Mr. de Lenthe, qui est parti pour Hannover et ne retournera que cette semaine, il nous parla au sujet de notre quartier et demanda, si nous lui pourrions céder quelques chambres, mais comme

¹⁾ Steins jüngster Bruder.

²⁾ Hauslehrer Steins, von 1774 ab der Nachfolger Salzmanns in Göttingen.

³⁾ Der Erzieher Gottfrieds vom Stein. Rosenstiel wurde 1777 von Heinitz nach Berlin gerufen, 1778 ins Bergwerks- und Hüttendepartement übernommen, er begegnet häufig in den Briefen Steins an Reden. Gest. 1832 als Geh. Finanzrat und Direktor der Berliner Porzellanmanufaktur, nachdem er Stein noch einmal 1824 in Cappenberg besucht hatte.

⁴⁾ Verwandte Steins durch seine Mutter geb. Langwerth von Simmern.

⁵⁾ Verwandte Steins durch seine Mutter, die in erster Ehe mit dem hannöverschen Kammerjunker Franz Karl August von Löw verheiratet gewesen war (†1744). Vgl. Heinrich Langwerth von Simmern, Die Mutter des Ministers vom Stein („Aus Krieg und Frieden“, S. 255 ff.).

⁶⁾ Georg Heinrich Ayer (1702—1774), seit 1736 Professor an der juristischen Fakultät in Göttingen.

l'affaire n'est pas encore bien décidée, puisqu'il demande plus d'appartements que nous lui en pourrions céder, je ne pourrais encore rien vous dire de précis là-dessus. Je vis hier M. Dietrich le libraire, qui est un homme charmant et fort serviable. Il nous donna tout plein d'excellents conseils au sujet de plusieurs choses. Peut-être, ma chère Mère, pourrait-on, si vous le jugez à propos, passer avec lui un accord pour qu'il envoie à raison d'une certaine somme les plus nouveaux livres qui traitent de belles lettres. Je crois qu'il le ferait pour une somme modique, et en sacrifiant quelque chose vous auriez un nouveau moyen pour vous rendre le séjour de Nassau plus agréable. M. Dietrich nous dit le vrai prix de la Gazette de Goettingue, qui n'est que de deux ou trois écus, au lieu que vous avez payé une pistole. Mme. La Roche fut sans doute chez vous. Je suis assez fâché de ne l'avoir plus vue, c'est une femme bien respectable par ses sentiments et aimable par son esprit, mais elle a des certaines manières auxquelles on ne se fait qu'à la longue¹⁾. Je ne vis encore aucune des beautés de Goettingue, on ne les dit pas d'un commerce trop facile, j'en suis consolé puisque leurs maris et les livres m'en sauront dédommager. J'ai supposé que mon père serait à Achaffenbourg²⁾, et c'est pourquoi je n'ai point mis l'endroit sur son adresse. Je vois que le papier me défend de vous parler plus longtemps,

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

[Göttingen, Mitte Oktober 1773]

Reise von Wetzlar (12. X.) über Gießen (12. X.) — Marburg (13. X.) — Cassel (13. X.) — Münden (14. X.) nach Göttingen (14. X.). Erste Eindrücke und Bekanntschaften. Wohnung und Einrichtung.

Je ne doute pas que vous n'ayez reçu nos deux lettres de Wetzlar; elles vous auront appris le détail de notre voyage depuis Nassau jusqu'à la Chambre Impériale. Mr. de Senkenberg³⁾, avec lequel nous avons soupé chez Mr. de Falk⁴⁾, nous pria de n'aller le lendemain que jusqu'à Giessen, disant qu'il avait arrangé la partie avec Mr. de Minsck⁵⁾, et qu'ils nous

¹⁾ Die bekannte deutsche Dichterin, deren erster Roman (Geschichte des Fräuleins von Sternheim) 1771 erschienen war. Über ihre Verbindung mit dem Hause Stein s. Bach a. a. O. S. 61 f.

²⁾ Residenz des Kurfürsten von Mainz.

³⁾ Wohl Renatus Karl von Senkenberg, welcher um diese Zeit am Reichskammergericht tätig war, der Sohn des großen Juristen Christian von Senkenberg; vgl. Kriegk, Die Brüder Senkenberg.

⁴⁾ Georg Friedrich von Falcke, hannoverscher Hofrath und Delegierter beim Reichskammergericht von 1767—1776. Sein Sohn ist der von Stein und Salzmann öfter erwähnte Ernst Hector von Falcke (1751—1809), der ebenfalls ursprünglich am Reichskammergericht tätig war, der aus der Literatur als Dichter des „Braitwell“ (1769) und aus Goethes Briefen an Kestner bekannt ist. Er wurde 1784 Bürgermeister von Hannover.

⁵⁾ Nicht ermittelt.

y accompagneraient tous les deux à cheval. Je l'en remerciai beaucoup, cependant lui, conjointement avec Mr. de Minsck, firent tant d'instances que je cédaï à la fin, à condition que nous partirions à dix heures de Wetzlar et qu'après avoir diné à Giessen avec ces deux Messieurs, nous irions coucher à Marbourg. C'est ce qui fut exécuté. . . . Nous fûmes à Marbourg vers huit heures. Giessen fut la première ville où il fallut payer la taxe augmentée (das erhöhete Postgeld); je me querellai avec les gens du maître de poste pendant une bonne demi-heure, et je ne cédaï enfin que lorsqu'ils commencèrent à dételer les chevaux. La poste est furieusement chère dans le pays de Hesse. Le cheval coûte 20 bons gros par poste, on nous donna souvent quatre chevaux, mais nous n'en payions que trois. . . . *Besuch bei Frau von Langwerth.* Le lendemain vers les quatre heures nous nous mîmes en voiture. Nous allâmes ce jour-là jusqu'à Cassel, mais nous y arrivâmes fort tard, c. a. d. à une heure après minuit par la faute de notre postillon qui fit 6 lieues en huit heures. Nous étions logés à la ville de Stralsund assez bien, mais un peu chèrement. Le lendemain, un médecin qui avait passé six mois à Strassbourg, nous fit demander d'aller avec lui à Goettingue; notre voiture avait quatre places, et il n'en restait pas d'autre pour lui. Nous y consentîmes. Cela nous retarda jusqu'à dix heures; à deux heures nous fûmes à Münden où on nous fit attendre jusqu'à quatre heures, et à dix heures du soir nous descendîmes enfin, sains et saufs, au Roi de Prusse à Goettingue. Ce voyage vous coûte fort cher, Madame. Car nonobstant que nous n'ayons point diné la plupart du temps et même pas soupé, je n'ai presque rien de reste des 100 fl. que vous m'avez donnés. Il est vrai, que j'ai acheté un chapeau à Mr. votre fils qui avait fait une fente dans le sien avec son couteau. Si vous le désirez, Madame, je vous enverrai le compte du montant de nos dépenses de voyage; je les ai toutes marquées. . . .

Komplimente. Einzelheiten über den Diener Friedrich und die Reisekosten. Nous nous sommes établis aujourd'hui dans notre quartier, il est assez beau. Il y a une petite salle à manger au milieu; à droite une chambre à travailler avec une petite chambre à coucher; comme il a été impossible de mettre dans cette dernière deux lits, j'ai été obligé de mettre le mien dans la chambre à travailler près du fourneau, qui était la seule place qui nous restait; à gauche, il y a une belle chambre et une petite chambre à coucher; ceci était destinée au gouverneur, mais puisque je ne voulais pas tant m'éloigner de mon élève, je n'ai pas trouvé bon de les occuper. Mr. de Löw, qui nous a déjà honoré de deux visites, paraît avoir envie de s'y loger; il est actuellement sans appartement, mais il voudrait une chambre de domestique que nous ne pouvons lui donner, attendu que l'une des deux que nous avons est occupée de Frédéric et l'autre nous sert de décharge, où nous avons mis nos caisses, coffres, sacs etc., ainsi nous avons 7 chambres, entre lesquelles deux dont nous pourrions nous défaire. *Zum Schluß noch einige Kleinigkeiten dieser Art.*

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

[Göttingen, 15/18. October 1773]

Auseinandersetzungen mit Stein in Nassau und während der Reise. Vergebliche Versuche, das Vertrauen Steins zu gewinnen.

Klagen über die Langsamkeit der Post. Nous voilà dans notre ménage depuis hier. Nous nous sommes arrangés aussi bien qu'il a été possible. Tout est en ordre, et le domestique fait assez bien son devoir. Je ne me plains que des dépenses que notre établissement a exigé. Il manque déjà 20 ducats à la somme que vous m'avez confiée; il est vrai que j'ai déjà payé deux collègues. C'est la mode de les payer d'avance, chacun avec 14 th. ou deux louis d'or, l'un chez Mr. de Selchow¹⁾ que nous avons vu cet après-midi et l'autre chez Mr. Becmann²⁾ que nous venons de voir également. Mr. Feder³⁾ commence déjà lundi prochain. Nous ne l'avons vu qu'une seule fois encore, mais nous cultiverons soigneusement l'amitié qu'il nous a offerte.

Il est temps que je vous fasse part, Madame, de la conversation que j'ai eu avec Mr. v. fils, en sortant de Nassau. Nous étions fort émus l'un et l'autre; toutes nos facultés concentrées dans le sentiment ne nous permettaient point d'abord de parler; après un quart d'heure, je pris la parole et dis à Mr. v. fils: „Monsieur, vous me voyez accablé de tristesse et pénétré de la douleur la plus profonde. Vous pourriez vous en étonner, si vous ne saviez pas, par combien de liens je suis attaché à votre illustre maison et surtout à Mme. v. mère; j'ai retrouvé en elle ce que j'avais perdu dans feu ma mère — à peine me fut-il possible de continuer. Cependant, je me recorrigeai et je poursuivis ainsi: „Vous auriez tort, Mr., de croire que c'est là l'unique cause de ma douleur; c'en est une principale, mais il y en a une autre encore de plus d'importance pour moi, et c'est vous qu'elle regarde. Je me suis donné toutes les peines du monde pendant mon séjour à Nassau pour gagner votre confiance et v. amitié, et v. savez combien peu j'y ai réussi. Votre conduite envers moi est inexcusable. Vous me connaissez et cependant vous me cachez tout ce que vous pouvez? Quelles peines ne m'a-t-il pas coûté d'arracher de vous le secret de votre façon de penser sur la religion? Et quel secret! Dieu! Sans doute que vous aviez raison de me le cacher; j'en ai rougi pour vous. Il est dur que

¹⁾ Joh. Heinr. Christ. von Selchow (1732—1795), Professor der Rechte in Göttingen (seit 1782 in Marburg), einer der bedeutendsten Juristen der Zeit auf dem Gebiet des Staatsrechts, des deutschen Rechts und der Rechtsaltertümer.

²⁾ Wahrscheinlich Gustav Bernhard Becmann (1720—1783), Prof. der Rechte, der hauptsächlich römisches Recht, Naturrecht und Mathematik vertrat. Möglicherweise ist aber auch sein etwa gleichaltriger Bruder gemeint, der zeitweise Lehensrecht las, damals aber schon der philosophischen Fakultät angehörte.

³⁾ Joh. Georg Heinrich Feder (1740—1821), seit 1768 Professor der Philosophie in Göttingen, ein damals sehr beliebter Lehrer, den neuen geistigen Zeitströmungen sehr aufgeschlossen, beeinflusst von Rousseau, Wolff, Locke, der später zuerst A. Smith in Deutschland bekannt gemacht hat.

cet aveu fatal m'a percé le coeur. Que dois-je penser, que dois-je attendre d'un homme qui, à l'âge de 16 ans, est déjà infecté des principes de matérialisme et de fatalisme? et qui a assez de pouvoir sur soi-même pour les cacher à tout le monde? même à ceux qui sont continuellement autour de lui? quel malheureuse perspective pour moi! Je vous accompagne à Goettingue; je dois diriger vos études et vos moeurs, je dois former votre coeur en même temps que votre esprit s'enrichit, et votre confiance me manque, le seul chemin qui mène au coeur? Partout où je jette mes yeux, je ne vois en vous que paradoxes, sentiments reprouvés et inconséquences; quel avenir funeste! — Je le prévois, Monsieur, je ne serai pas longtemps auprès de vous, je ne veux pas être le témoin des extravagances auxquelles vous mèneront vos principes; je ne veux pas vous voir tomber dans le précipice que vous creusez sous vos pas. D'ailleurs, ma propre réputation y est intéressée. En me voyant si longtemps votre surveillant, le monde me pourrait croire l'auteur ou du moins l'approbateur de vos opinions paradoxes; il faut le détromper, et c'est ce que je ferai en vous quittant. Plût à Dieu que je ne sois pas sitôt dans le cas! et que je me sépare de vous un jour avec moins de désagréments que je ne crains.“ — Je me tus. Mr. votre fils expliqua tout de suite, qu'il espérait que je le quitterais avec plus de satisfaction que je n'ai lieu de l'espérer à present, qu'il était vrai qu'il aimait les paradoxes et qu'il en avait beaucoup, mais qu'il était convaincu que la solitude en était la cause, dans laquelle il avait passé la jeunesse, qu'il était convaincu que le temps, l'âge, le commerce des savants et d'autres personnes et l'instruction qu'il était près de recevoir les détruiraient peu à peu — qu'au reste, je ne devais pas croire auprès de la lettre tout ce qu'il m'avait dit au jardin, qu'il avait entrevu la fausseté de ses principes et qu'il était près de les abandonner. Il m'assura, qu'il s'efforcera de me donner aucun sujet de plainte et qu'il était sûr que nous passerions agréablement notre temps ensemble. Il me dit tout ceci avec une émotion qui me prouvait que le coeur parlait. Aussi lui ai-je répondu que je me fiais à sa parole puisque je le croyais honnête jusqu'à ce que sa conduite me prouverait le contraire. — N'êtes-vous pas contente de ce début, Madame? Pour moi, je suis enchanté de pouvoir vous donner des nouvelles aussi consolantes. Oui, Madame, j'ose espérer — peut-être n'était ce qu'un effet de la jeunesse, un désir de se distinguer, un penchant pour la nouveauté; je ferai mon possible de le ramener — Dieu fera le reste.

Je reprends la plume aujourd'hui, le 18, pour vous donner encore quelques détails de notre économie. . . . *die hier nicht weiter interessieren.*

Au reste, Mr. votre fils se plaît assez à Goettingue. Ce matin, nous avons été pour la première fois au collège de Mr. Feder; et cet après-midi il a commencé à fréquenter la salle d'armes. Voudriez-vous avoir la bonté, Madame, de me dire, si je dois accompagner Mr. v. f[ils] partout où il va, et s'il doit m'accompagner à son tour, où je vais. Par exemple, il

s'est plaint de ce que je veux qu'il aille avec moi chez Mr. Rippenhausen, et il voudrait pouvoir sortir sans moi. Je n'y ai pas encore consenti jusqu'ici, j'attendrai votre réponse, il m'est presque égal de quelque manière que vous décidiez. En tout cas, je serais d'avis que s'il peut sortir seul, il soit obligé de me dire à moi, ou à mon absence au domestique, où il va. Il paraît qu'il s'ennuie d'avoir un surveillant; on dirait presque qu'il en a honte; il me cache tout ce qu'il peut. — Comme j'ai la coutume de lui dire mon avis en forme de question, j'ai la douleur de voir qu'il me dispute et me chicane presque sur tout. Je lui ai témoigné le désagrément que cela me cause. Je verrai si cela est de quelque utilité. Je hais le ton de commandeur, mais cependant il faudrait s'en servir plutôt que de s'exposer à des contradictions éternelles. Vous savez, Madame, que je n'ai rien de caché pour vous; je vous ai voué une entière confiance; ce n'est pas un sacrifice de ma part, c'est mon devoir, c'est ma consolation. C'est en conséquence de cette sincérité sans bornes que je dépose dans votre sein une observation que j'ai faite depuis peu: c'est que Mr. v. f[ils] s'imagine que je gagne extrêmement à être auprès de lui; que ma charge de gouverneur me procure des avantages que je ne saurais assez estimer. — Je ne nie pas, Mme., que cette découverte m'a fait beaucoup de peine. Il est vrai que ma situation est avantageuse; et si je ne lui devais que votre amitié, Madame, et l'occasion de vous montrer mon attachement et ma reconnaissance, il serait déjà d'un prix infini à mes yeux. — Cependant elle a aussi ses désagréments; et ce n'est pas un des moindres de voir que Mr. v. f[ils] ferme les yeux sur elle, pour n'envisager que l'utilité qui m'en revient. S'il avait jamais le courage de me le dire clairement, il est sûr que je ne pourrais m'empêcher de lui laver la tête d'importance. Pardonnez, Madame, de ce que je vous fais part de ces petites observations; je vous supplie d'en toucher quelque chose dans vos lettres à Mr. v. f[ils], mais de façon, qu'il ne s'aperçoive aucunement de la confiance que je vous ai faite.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 24. October 1773

Gesellschaftlicher und kameradschaftlicher Umgang in Göttingen. Frugale Lebensweise.

Klagen über die Postverhältnisse. Die Herrn v. Reden und v. Löw . . .

Lundi passé, nous étions chez Mr. le Général de Waldhausen, commandant de la ville. C'est un aimable militaire qui ne manque pas de savoir. Il est aimé et estimé généralement; comme il aime de même l'université, cela cause une certaine émulation entre lui et les étudiants qui ne peut tourner qu'à l'agrément des deux. . . .

Nous ne soupçons pas. S'il arrive que nous ayons faim nous mangeons du pain et du fruit et quelques fois un morceau de gâteau de prunes

qu'on trouve chez tous les boulangers. A huit heures, nous allons chez Mr. Feder où nous trouvons Mr. Meiners. Cette compagnie nous est également agréable puisque nous entendons collègue chez l'un et chez l'autre, de sorte que nous sommes à même de demander explication de ce que nous n'avons pas compris ou réponse sur nos doutes. . . . Ce n'est pas par oubli que nous ne vous avons pas marqué notre adresse. Vous la savez. Au surplus la voilà: à — rue nommée Wehner-Strasse, dans la maison de Sr. Meder, menuisier à Goettingue.

Unbedeutende wirtschaftliche Einzelheiten.

Mr. v. fils a commencé le maître d'armes lundi passé. Il ne donne leçon que 4 fois par semaine. Pour le maître de danse j'attendrai encore quelques semaines. Il faut voir auparavant comment les heures s'arrangent.

Mr. de Haller¹⁾ a publié un nouveau roman *Alfred*, dédié au Roi d'Angleterre; il en promet un troisième *Fabius et Caton*¹⁾. Il vient de paraître la première partie du 3e vol. du *Mercure de Wieland* et l'*Almanach des Muses de Goet[tingue]* pour l'an 1774. Je connais Mr. Boye personnellement²⁾. On attend ici Mr. Leysenring³⁾, qui doit passer l'hiver à Goettingue. On ne sait pas encore où s'imprime son *Journal de Lecture*.

Wirtschaftliches.

24. *General von Waldhausen. Fräulein von Langwerth und andere Bekannte.*

Stein an seine Mutter
St. A.

[Göttingen 1773 ?]

Urteil über Friedrich d. Gr. (Bewerbung um eine Domherrnstelle in Merseburg).

Madame!

Les assurances que vous me faites de votre attachement pour Nassau m'est d'autant plus flatteur, comme je suis si intéressé que ce séjour vous soit agréable. Il est vrai que je n'en pourrais douter, voyant les regrets avec lesquels vous nous quittez et la joie douce qui se répand sur toutes vos actions chaque fois que vous êtes rendue a vos enfants, connaissant la tendresse que vous leur prouviez en toute occasion. Mais

¹⁾ Albrecht Haller, der große Arzt, der zugleich zu den Bahnbrechern der großen deutschen Literaturentwicklung gehört, war bei der Begründung der Universität nach Göttingen berufen worden und hat den Ruf der Universität mit begründet, der er allerdings nur bis zum Jahre 1753 angehörte. Er veröffentlichte von 1771—1773 drei politisch-historische Romane (*Usong* 1771, *Alfred, König der Angelsachsen* 1773, *Fabius und Cato* 1774), in denen die verschiedenen Staats- und Verfassungsformen in ihren Wirkungen charakterisiert werden sollten.

²⁾ Heinr. Christ. Boie (1774—1806), der von 1770—1775 den Göttinger Musenalmanach herausgab.

³⁾ Franz Leuchsenring (1746—1827), ein stark von der Aufklärung und später von den revolutionären Ideen ergriffener Schriftsteller.

il est doux de se voir répéter des choses si flatteuses que nous souhaitons avec tant d'ardeur, puisque la grandeur du sacrifice que vous portez à votre famille en vous enterrant à Nassau, pourrait faire douter de la bonne volonté avec laquelle vous le faites, rassurez par des preuves si fortes, si réitérées qui en pourrait douter¹⁾.

L'effet que la mort de Mr. le Margrave ²⁾ a fait sur tous ceux qui dépendent en certaine façon de lui n'est que trop naturel, si même ce prince ne possédait pas toutes ces qualités qui le font aimer de ses sujets, à quoi pourraient — ils s'attendre en changeant un prince qui ne pourrait pas soutenir les injustices qu'il commettrait par une puissance que le mettrait à l'abri de toute vengeance, avec un Roi qui fait trembler l'univers par ses armes, l'étonne par la grandeur de son génie et fait gémir ses sujets sous le poids de son sceptre . . .

Tout le monde vous écrit lui-même, ainsi je n'ai ni compliments, ni respects à vous offrir et au lieu de vous ennuyer plus longtemps, je finirai en vous suppliant d'être persuadé que je resterai toujours avec la soumission la plus profonde. . . .

Stein an seine Mutter
St. A.

Göttingen, 26. u. 30. October 1773

Menschen und Verhältnisse in Göttingen. Frau v. Werthern.

Madame!

Ma lettre que je vous ai d'abord écrite après mon arrivée à Goettingue, vous l'aura annoncé, si elle vous est parvenue. Mr. Falk me paraît être un homme savant, parlant poli, vif, mais pas trop aimable, en certaine façon le contraire de son fils qui par un trop grand soin de plaire, devient malgré son esprit et ses talents insupportable. A ce souper, il ne se trouva personne que nous, Mr. Falk et un certain Mr. de Leiser qui, peu à peu, après avoir promené sa figure quelque temps à Goett[ingue] sous le nom de M. Leiser, trouva pour agréable de s'annoblir lui-même. Généralement c'est ici la mode d'ajouter le mot „de“ au nom, de façon qu'on compte ici près de 100 Messieurs „de“ Pour le physique de Goet-[ingue] il n'est ni si désagréable, ni si dangereux que je m'attendais. L'air m'accorde assez, l'eau ne m'a encore causé la moindre incommodité et la nourriture n'est pas aussi mauvaise que je me l'imaginai, au moins jusqu'à cette heure j'étais rassasié en me levant de table à oublier le souper. Le ton général entre les étudiants d'ici est d'être, en comparaison avec ce qui se fait aux autres universités, dilligent et de travailler. Des duels sont fort rares, puisqu'on ne se chicane pas et qu'on se cède mutuellement. Pour le reste, je n'en saurais parler. Hier tous les collègues ont commencé. Il y a des ridicules personnages entre nos professeurs d'ici, et on reconnaît l'homme même sur la chair et le visage ridé. Mais

¹⁾ Hier wie im nächsten Absatz ist Stein aus der Konstruktion gekommen.

²⁾ Beruht offenbar auf einer falschen Meldung.

il y en a d'autres qui ont sûrement du mérite et des bonnes gens, par exemple Mr. Feder. Pour des amusements, il y en a fort peu ici, des concerts où il y a mauvaise musique, des bals sans danseuses, des assemblées sans femmes, les voilà tous avec leur bon et leur mauvais, donc il y a peu de distractions, et que ceux qui ne veulent pas périr d'ennui sont forcés de travailler. Je ne m'étonne pas si Mme. de Werthern¹⁾ est contente de son sort, elle est vaine autant qu'on puisse l'être, elle trouvera à cette heure bien du monde qui flattera cette passion, le plaisir d'avoir maison, domestiques et de pouvoir prononcer les grands mots „mon mari“, „mes gens“ contribuera à conserver son contentement. Je souhaite son bonheur, seulement voudrais-je qu'il soit bâti sur des fondaments plus solides qui ne promettent pas une longue durée . . .

Herr v. Lenthe, Graf Brahe und andere Commilitonen.

Le concert où j'étais une fois était extrêmement triste et ennuyant, il n'y avait que deux femmes et les plus laides de la ville entre une troupe de 60 jeunes gens.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 3. November 1773

Charakterentwicklung Steins. Milderung seiner „paradoxen“ (eigenwilligen) Art unter dem Einfluß der Professoren Feder und Meiners.

3 nov.) Je ne puis passer un jour de poste, sans vous écrire, Madame. Nous nous portons très bien; nous sommes extrêmement occupés. Nous allons ordinairement après huit heures du soir chez Mr. Feder. On loue fort sa conduite et son assiduité au travail; ces considérations me feraient souhaiter une connaissance plus particulière entre lui et Mr. v. fils, si vous l'approuvez. Il est à peu près de mon âge; il a un frère qui lui ressemble et qui est de l'âge de Mr. v. fils.

Une nouvelle agréable que j'ai à vous donner, Madame, c'est que Mr. v. fils commence à perdre et à corriger son esprit de paradoxe; je l'attribue à la quantité d'occupations, et surtout au commerce des gens d'esprit Mr. Meiners²⁾ et Mr. Feder. Ce dernier m'a assuré que c'était ordinairement le défaut des jeunes gens qui ont de l'intelligence et des qualités au-dessus du médiocre, de s'attacher aux opinions paradoxes, mais que je devais prendre bon courage, que cela se perdrait insensiblement. Mr. v. fils préfère Mr. Meiners à Mr. Feder; la raison en est claire, Mr. Meiners est plus jeune et a un tempérament tout analogue à celui de Mr. v. fils. Il ne hait pas non plus Mme. Feder, c'est une petite femme de 22 ans,

¹⁾ Seine Schwester Louise, welche im Juli den Kursächsischen Geh. Rat Graf Werthern geheiratet hatte, der im Jahre 1775 als Gesandter nach Madrid ging.

²⁾ Christoph Meiners, geb. 1747, der 1772 im Alter von 25 Jahren als Professor der Philosophie nach Göttingen berufen worden war. Auch er war vielfach von den geistigen Strömungen der Aufklärung berührt, bei aller seiner ungeheuren Produktivität und Belesenheit aber kein eigentlich schöpferischer Geist.

extrêmement douce, mais sans extérieur. Elle n'est pas belle et n'a rien de brillant dans l'esprit; sa conversation n'est ni vive, ni enjouée, ni fort spirituelle; elle parle fort peu, mais elle en dit assez pour montrer qu'elle ne manque ni d'esprit, ni des connaissances . . .

J'ai eu occasion depuis quelque temps d'observer que Mr. v. f[ils] est un peu étourdi. Tantôt il sort sans chapeau, tantôt il oublie ses livres; presque tous les jours il verse son encrier. — Tout cela est sans conséquence; je l'avertis toujours à temps — mais de temps en temps il y en a d'autres que je ne puis empêcher, p. ex., dimanche dernier nous fûmes chez Mr. de Waldhausen qui nous présenta à Mr. le Comte de Schulenburg père, qui loge chez lui; il y avait là son fils, le jeune Comte de Schulenburg, qui fréquente aussi le collègue de Feder; il est un peu petit, quoique âgé de 17 ans. Mr. v. f[ils] n'oublia-t-il pas de le saluer en entrant et en sortant? Je le lui fit remarquer en nous en allant, il en convint, pour réparer un peu cette faute je l'ai prié d'être d'autant plus poli envers lui une autre fois, surtout au collège, où nous nous voyons tous les jours.

Aureste je vous supplie, Mme., de ne pas lui montrer dans vos lettres que je vous en ai parlé. Je sais bien qu'il n'est pas besoin que je vous en avertisse; vous savez trop bien combien il m'importe que Mr. v. f[ils] ne me croie point un délateur. — Ma conscience m'oblige de ne vous rien cacher, d'autant plus que je me mets par là dans le cas de pouvoir profiter de vos conseils . . . *Persönliche Angelegenheiten Salzmanns.*

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 6. u. 7. November 1773

Verhältnis zu Stein. Sein Umgang, sein Fleiß und sein Selbstbewußtsein. Studienplan und Zeiteinteilung. Literarisches, Frau v. la Roche.

ce 6 nov. *Persönliches. Komplimente.*

Je suis plus content de Mr. v. fils actuellement que lorsque je vous ai écrit ma seconde lettre. Il ne fait plus semblant des avantages que je retire de ma place; il ne parle plus de la gêne que lui cause mon assiduité à l'accompagner partout; il y a même des jours, où nous sommes les meilleurs amis du monde, où il convient de ses défauts, me prend pour confident de ses pensées, me promet de vivre en parfaite harmonie — mais les jours ne se ressemblent pas. Il faut être sincère; tantôt c'est lui, tantôt moi, qui donne occasion à une mésintelligence. Je tâche toujours de la détruire aussitôt possible et souvent j'y parviens. Rien de plus vrai, Madame, que ce que vous dites au sujet de mon caractère emporté; je me connais ce défaut, il m'afflige — et je ne puis le détruire. . . . Je puis néanmoins vous assurer, Madame, qu'il me paraît que j'ai perdu quelque chose de mon emportement. Ce qui me le fait croire, c'est que depuis que nous sommes ici, je ne suis tombé qu'une seule fois dans ce défaut, au sujet d'une impertinence que m'avait dit Mr. v. f[ils] dans la chaleur de la dispute, car moi j'avais été dans le plus grand sang froid

jusqu'alors, mais après je ne me possédai plus; je ne dis que ces mots à Mr. v. f[ils] „que je n'étais pas fait pour souffrir ses impertinences, que je voyais de jour en jour plus clairement que nous n'étions pas propres à vivre ensemble et que j'allais m'en retourner“. Mr. v. f[ils] fut frappé de la manière dont je lui dis ces paroles; il se radoucit dès le moment, mais j'étais dans une telle altération que je devins pâle, que je commençai à trembler, mon pouls allait extrêmement lentement, je crus que je tomberais malade, je m'assis, je pris du thé, je ne mangeai rien et tout se raccommoda

Avouez, Madame, que ma situation n'est pas des plus agréables pour un homme de mon tempérament. Je puis dire que c'est un besoin pour moi de vivre avec des amis, au moins avec un ami, cependant je suis isolé à Goettingue. Je n'ose me fier ni à Mr. v. f[ils], parce qu'il ne se ressemble pas; nous avons un fripon de domestique et tous ceux que nous voyons, je dois les regarder comme des espèces d'espions! Je ne crois pas, Mme., que je l'endurerai à la longue. Mon unique consolation est Mr. et Mme. Feder. Pour lui, vous le connaissez déjà par réputation. C'est un homme d'un caractère fort doux, qui connaît le monde et ses travers, qui s'est fait une étude particulière du coeur de l'homme, qui est en même temps ami des jeunes gens et a le talent de leur plaire par son aimable caractère. C'est un excellent modèle pour moi, car il se possède au suprême degré; il a passé plusieurs années à conduire de jeunes seigneurs de différentes espèces et il a fait des observations dont je profiterai autant que je pourrai. Mme. Feder vous sera connue de ma dernière lettre; je n'ajoute que ce trait encore à son portrait, c'est que moins elle parle et plus elle pense; elle a beaucoup de pénétration, et j'ai vu que dès les premières visites elle nous connaissait, mais elle n'en fait pas semblant. Mr. v. f[ils] aime beaucoup ces deux personnes et va les voir avec plaisir tous les soirs. Elles m'ont promis l'une et l'autre de contribuer de leur mieux à rendre mon élève plus doux et moins décisif, arrogant et suffisant. Il y a quelques jours qu'il soutint avec une hardiesse inouïe à Mr. Feder lui même que le Cte B r a h e allait dans son collège depuis plusieurs jours. Mr. le Prof. eut beau lui démontrer qu'il était impossible qu'il y eut quelqu'un dans son collège qu'il ne connaisse pas. Mr. v. f[ils] persista; enfin on paria un demi florin. On alla visiter les places de la salle du collège — et au grand étonnement de Mr. v. fils il avait pris un B. Rosenbach, je crois, pour le Cte Brahe, il fallut payer. Cela le mortifia un peu; mais j'en fus intérieurement extrêmement charmé et ne manquai pas d'en remercier Mr. Feder dès que je le vis seul. C'est un de ses défauts capitaux de soutenir comme certaines des choses qu'il ne sait qu'à demi. Cela nous brouille souvent, mais dès que je le remarque, je finis la conversation; je me suis fais une loi, et je l'observe strictement, de ne plus entrer en aucune dispute avec Mr. v. f[ils], dès qu'il commence à me contredire à sa façon, je commence un autre discours.

... Il faut que je vous dise qu'il-y-a un ordre académique entre Mrs. de Lenthe, de Löw, de Reden¹⁾ et plusieurs autres — et comme je ne voudrais pas qu'on engagea Mr. v. f [ils] à y prendre part, je l'en ai averti, le lui disant que c'était là une raison pourquoi il ne devait pas faire de ces Mrs. ses amis intimes ou ses camarades.

Persönliche Angelegenheiten Salzmanns.

Je n'ai parlé à qui que ce soit à Goettingue de Mr. v. f[ils] puisque nous sommes toujours ensemble. Si on me demande néanmoins, je ne manque pas de louer son application au travail qui est vraiment digne d'éloges — je regarde ceci comme une espèce de récompense qui est due à Mr. v. f[ils]. Avant hier, nous étions au concert de Mr. Pütter²⁾ avec Mr. le Prof. Feder. Nous y trouvâmes beaucoup de monde — Mr., Mme., Mlle. de Waldhausen, Mr. le Cte de Schulenburg³⁾ — Mr. de Busch, Mr. de Horst — et plusieurs autres que je ne connais pas. Mr. de Waldhausen et Mr. le Cte de Schulenburg (qu'on titre d'Excellence, puisqu'il est lieutenant général) ont beaucoup parlé à Mr. v. f[ils] qui n'est pas du tout embarrassé; il ne se gêne que trop peu, ce qui lui fait quelque fois prendre des attitudes messéantes, mais cela se passera s'il voit le monde souvent ...

Je crois vous avoir dis dans une de mes lettres que nous sommes abonnés au concert qui se tient samedi depuis 5 jusqu'à 7 heures. Demain commencent les assemblées; nous y irons et Mr. v. f[ils] jouera, car on ne joue pas grand jeu, et il est important qu'il apprenne à défendre son argent et à avoir bonne grâce en jouant; cela ne s'acquiert que par l'exercice. Jusqu'ici je le connais mauvais joueur; s'il fait une bévue ou quelque faute au jeu, au lieu de s'excuser, il commence par dire „ce n'est rien, c'est peu de chose“ — je l'ai averti là-dessus, et je verrai de quelle manière il s'en tirera au commencement. J'ai deux cas à vous proposer, Madame! Mr v. f[ils] voudrait apprendre un instrument de musique, il ne sait pas encore lequel, et il voudrait le commencer tout de suite. Je l'ai prié d'attendre le printemps, puisque nous n'avions pas le temps cet hiver; nous sommes occupés jusqu'à huit heures du soir. Mr. v. f[ils] trouvant le terme trop éloigné, me propose de prendre un maître à huit heures du soir. Je lui ai dit que je demanderais votre avis et que je remettais tout

¹⁾ Nicht der spätere Bergwerksminister Graf Reden, sondern der nachmalige hannoversche Diplomat Franz von Reden, der Rehberg u. Brandes mit Stein bekannt gemacht hat. (A. D. B.)

Über die sonst in diesem Brief erwähnten adligen Kommilitonen Steins hat sich meist nichts ermitteln lassen.

²⁾ Joh. Stephan Pütter (1725—1807) einer der bedeutendsten Staatsrechtslehrer der Zeit, der gerade um diese 1772—1775 einen ganz außerordentlichen Zulauf hatte. Er las hauptsächlich deutsches Staatsrecht, Reichsgeschichte, Reichsprozeß und juristisches Praktikum. Seine reichsrechtlichen Werke befinden sich noch jetzt in der nachgelassenen Bibliothek Steins.

³⁾ Ein Generalleutnant von der Schulenburg ist mir aus dieser Zeit nicht bekannt. Vielleicht ist der preußische Minister von der Schulenburg-Kehnert gemeint.

à votre décision. Les raisons qui me donnent de l'éloignement pour un maître de musique sont: 1. puisque c'est une heure indue; 2. puisqu'il ne perd non seulement cette heure, destinée à la conversation de Mrs. Feder et Meiners, mais qu'il faudra encore prendre sur le jour une heure pour répéter la leçon du maître; 3. puisque nous ne verrons alors plus personne, car après les 9 h., on ne peut plus aller chez qui que ce soit, et quand on s'applique toute la journée aux études, c'est une véritable récréation de voir des gens d'esprit le soir, on risque sans cela d'abrutir en quelque façon — surtout à Goettingue. Voilà mes raisons, qui ne seront valables qu'autant que vous les approuverez. Il est vrai, que Mr. v. f[ils] perdra ce temps pour la musique et ne pourra pas faire tant de progrès dans cet art. Mais le mal me paraît d'autant moins grand qu'un savant n'est jamais capable de s'appliquer à un instrument comme il faut; cela coûte trop de temps et il n'en a pas de reste. Au reste, Mr. v. f[ils] n'est pas décidé sur l'instrument qu'il veut apprendre, il n'aime pas le clavecin, il préfère ou le violon ou la flûte.

La seconde question n'est pas moins importante. Mr. Gatterer¹⁾ lit deux fois par semaine, lundi et jeudi à une heure après-midi, un collège public sur Tacite, dans lequel il explique la situation de notre patrie, ses anciens habitants, mœurs, leur gouvernement, leurs noms — c'est une introduction à l'histoire ancienne de l'Allemagne. Deux raisons m'engagent à l'entendre: 1. puisque ces connaissances sont indispensablement nécessaires à un homme qui veut savoir l'histoire et le droit public de l'ancienne Germanie et que Mr. Gatterer s'est donné beaucoup de peine pour répandre de la lumière sur une matière un peu obscure et incertaine en elle-même; 2. puisque mon dessein d'écrire quelque chose dans l'histoire, me rend l'amitié de Mr. Gatt[erer] extrêmement nécessaire et que je ne puis mieux me recommander auprès de lui qu'en fréquentant ses collègues. Or celui-ci est le seul dans lequel je puis aller, parce que toutes les autres heures sont prises. — Il s'agit à présent de savoir si Mr. v. f[ils] doit m'accompagner. Il l'a fait jusqu'ici quoique, avec quelque peine. Il prétend qu'il pourrait mieux employer ce temps à la répétition de ses autres collègues. Je réponds à cela que 1. il ne s'agit que de prendre ses arrangements et on peut faire l'un et l'autre; nous avons l'heure d'onze à midi vide donc si on se fait le matin et qu'on s'habille de bonne heure pour tout le jour, on peut répéter tout d'onze à midi; 2. à une heure c'est presque trop tôt pour étudier; entendre un tel collègue n'est pas une étude, car il commence tard et finit à 2 h. précises; on retient ce qu'on peut, et ce qu'on retient est toujours utile; 3. on n'oublie pas le latin; Mr. Gatterer explique Tacite et le traduit du latin en allemand; 4. je n'aime pas à le laisser seul chez nous; 5. ce ne sont que deux heures par semaine. — Voilà les raisons pour et contre. Il ne s'agit, Mme., que de décider.

¹⁾ Joh. Christoph Gatterer (1727—1799), einer der besten mittelalterlichen Historiker jener Zeit. Vgl. Ritter, Stein I. S. 34f.

J'ai parlé au maître de danse, et j'espère que Mr. v. fils commencera la semaine prochaine à prendre leçon; je n'ai demandé que deux heures — une mercredi et une autre le samedi.

Pour l'anglais, il est impossible d'y penser cet hiver, nous sommes trop occupés. Mais l'été prochain, nous l'apprendrons chez Mr. le Prof. Diez, auquel j'ai déjà parlé à ce sujet. . . . *Wirtschaftliches*.

Croyez-vous, Madame, que j'ose parler de la lettre de Lavater à Wieland dans ma lettre à Mme. de la Roche. Par une inadvertance, la critique d'Alceste, qu'elle m'avait prêtée, est restée dans ma poche et a fait le voyage de Goettingue. Je la lui renverrai en m'excusant beaucoup. Tout ce que vous me ferez l'honneur de me dire de cette femme touchante me sera intéressant . . .

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 14. November 1773

Besseres Verhältnis zu Stein. Klagen über Steins Sprunghaftigkeit (Inkonsequenz) und Selbstsicherheit. Ludwig vom Stein. Starkes Verantwortungsbewußtsein der Frau vom Stein.

. . . Lundi au soir, il y eut grand concert extraordinaire, donné par un joueur de fagotte qui passait. La quantité de monde qui y alla nous y entraîna aussi, surtout M. et Mme. Feder, Mr. Meiners, Mr. de Reden, et il ne commença qu'à huit heures et finit après les dix heures du soir. Les effets salutaires que j'ai espéré par rapport à Mr. v. fils se montrent de plus en plus. Nous vivons très bien ensemble, et nous nous entendons mieux que jamais; Dieu veuille que cela soit de durée! Je ferai mon possible. — *Strassburger Angelegenheiten*.

14 . . . Mr. Louis est donc enfin arrivé à Nassau? ¹⁾ je vous en félicite, Madame, et quoique vous n'avez pas lieu d'en être absolument contente, ce sera pourtant une grande consolation pour vous de revoir ce fils chéri après une si longue absence. Son caractère est bon, il est franc, attaché à son devoir, il aime son état et ne hait pas la vertu. S'il ne l'a pas toujours pratiquée, c'est que le vice était plus fort que lui. Peut-être qu'il était tombé en d'autres mains, il aurait acquis plus de solidité. Aussi longtemps que nous flottons entre le doute et la certitude, il ne faut qu'un rien pour nous entraîner. C'est surtout à quoi je travaille à Mr. v. fils. Je ne puis souffrir cette inconséquence des jeunes gens qui leur fait faire des actions qui contredisent leurs principes; cette inconstance perpétuelle qui leur fait changer à tout moment de propos. Mr. v. f[ils] convient actuellement des suites malheureuses de l'inconséquence, il ne s'agit que de les mettre en exécution, et je tâche de la lui faciliter par

¹⁾ Friedrich Ludwig vom Stein, der zweite Sohn der Frau vom Stein, war österreichischer Offizier. Er kämpfte mit Auszeichnung im Feldzug gegen die Türken im Jahre 1788/1789, s. Pertz I. S. 475 ff.

l'exemple que je lui donne. Revenons à Mr. Louis. Vous dites qu'il n'a point de religion, c'est l'ordinaire des jeunes gens et surtout des officiers, et voilà l'unique cause de leurs dérèglements et mauvaise conduite. Cependant il reste toujours encore quelque sème dans leur coeur qui prend racine quand l'âge et la satiété en détruit en partie les passions, et il n'est pas rare de les voir tomber alors dans l'autre extrémité et devenir dévots et bigots. Au reste, Madame, vous n'avez point de reproches à vous faire. Vous avez rempli votre devoir comme mère, vous avez fait votre possible de former le coeur et l'esprit de vos enfants, vous leur avez prêché l'exemple. — Ils ne veulent pas se rendre heureux, eh bien, c'est leur affaire; vous pouvez être tranquille là-dessus. Ils sont en âge à pouvoir juger par eux-mêmes du prix des choses; ils n'ont qu'à se servir de leurs facultés. Les emploient-ils mal! — cela afflige — je dis plus, cela navre le coeur d'une tendre mère qui regarde ses enfants comme une partie d'elle même — mais, de grâce, point de reproches. Vous vous êtes formée un idéal trop parfait des devoirs d'une mère pour avoir pu le remplir; ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, au sujet de votre trop grande sincérité de convenir de vos défauts, ne regarde que le plus ou moins de confiance des enfants dans leurs parents et point du tout l'essentiel; en ceci vous n'avez point de reproches à vous faire qu'autant que nous sommes tous imparfaits devant Dieu.

Venons à d'autres articles de votre avant dernière. Je suis fort content de Mr. v. f[ils] depuis quelque temps. J'ai tant d'occasions par jour de lui montrer l'insuffisance de ses lumières qu'il paraît charmé d'avoir quelqu'un qui le préserve des étourderies. De plus, il sent le prix d'une harmonie constante entre deux personnes qui ne se quittent pas. Enfin, nous nous ménageons tellement l'un et l'autre, en évitant les mauvaises humeurs, en prévenant les discussions que j'ai tout lieu d'espérer... *bricht hier ab — offenbar ist ein Blatt verloren, der Schluß ist erhalten, ist aber belanglos.*

Stein an seine Mutter
St. A.

Göttingen, 14. November 1773

Gottfried vom Stein. Gründe für seine militärischen Neigungen (Wirtschaftliches).

Je ne crois pas que c'est par paresse et par éloignement pour le travail que Gottf[ried] se décide pour le militaire, il connaît trop peu les agréments et les désagréments attachés à la plume et à l'épée, pour qu'il aurait pu choisir entre ces deux sans mille petites circonstances qui l'ont déterminé pour le dernier. Et, en général, ce goût décidé des jeunes gens pour l'un ou l'autre genre de vie dépend ou de l'éducation, ou d'autres choses qu'on ne remarque pas et qui ne laissent d'avoir de l'influence sur eux. Comment pourrait-il choisir entre deux choses dont il n'a point d'idée, il ne connaît ni les occupations d'un militaire, ni ceux d'un lettré,

il croit même que ses occupations présentes sont nécessaires pour son état futur, et il est persuadé qu'avec l'âge elles s'augmenteront, ainsi il ne s'attend pas à un état où il pourra se livrer à sa paresse. La paresse de Gottf[ried] me paraît dériver d'une autre raison. Souvent, l'influence de notre corps ne nous permet pas de nous livrer une fois comme l'autre aux études avec une application égale, et il est naturel que souvent la lecture d'un livre amusant, ou quelque autre plaisir sensuel, doit être plus attrayant à un enfant que l'étude. Les grandes raisons qui nous arment de patience et d'assiduité pour les lettres, c'est ou l'espoir de l'utilité future qui nous en résultera, ou peut-être aussi le plaisir de pouvoir être utile aux autres, n'agissent dans les enfants pas encore comme dans un homme dans qui l'expérience journalière les fortifie, et qui étudie avec moins de peine qu'un enfant dont l'esprit n'est pas encore bien accoutumé à réfléchir. Cette facilité est un nouveau attrait pour lui qui manque à un enfant. . . . *Folgen einige wirtschaftliche Ausführungen.* Mon Père sera à Achaffenbourg¹⁾, j'espère qu'il s'y amusera, et je l'y crois bien. Cette sorte de course a toujours une influence sur son corps et sur son esprit . . .

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 17. November 1773

Fleißiges Studium. Langweilige Gesellschaften. Wirtschaftliches.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 21. November 1773

Gutes Verhältnis zu seinem Schüler. Wirtschaftliches. Frau v. La Roche. Fleißige und einfache Lebensweise Steins.

J'ai encore plusieurs choses à vous répondre à votre avant dernière, après quoi, j'aurai l'honneur de vous parler de celle que j'ai reçu hier après diner.

Mme. de L[a] R[oché] me trouve sensible? c'est mon tempérament; au reste, je ne sais pourquoi elle vous a fait un mystère de notre conversation. . . . Mais vous me connaissez, Madame; comment pourrais-je parler de vous, de vos bontés infinies — de Mme. et Mlle vos filles, avec sang froid? De même de Mr. le B[aron] Charles? Pour ce dernier, il faut que je vous dise, Madame, que nous vivons fort contents l'un de l'autre. Il y a une parfaite harmonie entre nous; vielleicht war unser beyderseitiges Ideal überspannt. . .

Nous venons d'engager un maître de musique pour la bratsé ou alte viole; c'est l'instrument que Mr. v. f[ils] a choisi par de bonnes raisons:

¹⁾ Residenz des Erzbischofs von Mainz.

1) l'instrument est facile; au bout de quelques mois, on est en état d'accompagner dans tous les concerts; 2) il est transportable; tant soit peu grand qu'un violon; 3) le son en est fort doux; il tient le milieu entre le violon et la gravité du violoncelle; 4) il commence à devenir à la mode depuis que plusieurs grands maîtres ont composé des solos pour cet instrument. Le maître s'appelle Wernike; il vient à une heure après midi et n'a demandé qu'un ducat par mois . . .

Wirtschaftliches. Persönliches.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 24. November 1773

Betonung der Standesunterschiede in der Göttinger Gesellschaft. Stein für soziale Gleichberechtigung der adligen und nichtadligen Studenten. Verhältnis zu Salzmann.

Persönliches.

Les éloges que je vous ai fait au commencement de Mr. de W[aldhausen] d'après ce qu'on m'en avait dit, se changent actuellement en plaintes. On voit que son affabilité et sa politesse n'était qu'affectées. On est sur le point de commencer à le haïr, et plusieurs personnes veulent prévoir que s'il continue sur ce ton, on finira par lui casser les fenêtres. Vous jugerez après ce que j'aurai l'honneur de vous dire, si on a raison ou non. Lorsqu'il y eut assemblée chez lui, il défendit d'offrir des cartes aux bourgeois qui lui faisaient l'honneur de le venir voir. Cet ordre fut exécuté. Je fus la seule exception, contre sa volonté (ce que j'appris dans la suite), et depuis ce temps, il ne fait plus semblant de me voir, à peine me rend-il le salut quand il ne peut l'éviter. Le même jour, il devait y avoir bal. Beaucoup de dames étaient déjà invitées. Mais puisque Mme. de Selchow et Mme. Pütter n'étaient pas venues, on laissa s'en retourner les autres dames, qui s'y étaient préparées. Quelqu'un ayant demandé à Mr. le Gén[éral] comment il ferait avec les bourgeois qui continueraient de venir chez lui — je les laisserai plantés; ne les inviteriez-vous pas au bal? — je m'en garderai bien, et s'ils s'en trouvent par hasard je ferai de façon qu'ils s'en iront bientôt, ils n'oseront pas danser etc. C'est ainsi que court le bruit, Madame, jugez à présent de l'impression qu'il doit faire sur les étudiants, dont la plus grande partie est bourgeoise? — Mr. v. f[ils], dès qu'il a appris qu'on n'inviterait que les nobles, m'a déclaré qu'il ne sortirait pas sans moi et qu'il refuserait toutes les fois qu'on l'inviterait seul. Dimanche prochain, il y aura encore assemblée chez Mr. le Gén[éral], où nous n'y irons pas du tout, ce qui est l'avis de Mr. v. f[ils], ou nous n'irons que pour un moment — Je vous supplie, Madame, de me faire part de vos pensées là-dessus et sur la manière dont vous croyez que nous devons nous conduire dans ces circonstances. . . .

Nous n'avons pas encore pris de maître de danse. Mr. Pauli fait le pré-

cieux, puisqu'il est presque le seul maître à Goettingue. Cela lui déplaît que nous ne voulons prendre que deux fois par semaine. Je lui parlerai encore une fois demain ou après demain. S'il continue de prétendre que Mr. v. f[ils] vienne chez lui et se mette dans une même heure avec plusieurs autres, alors j'apprendrai aussi à danser pour avoir une raison à l'accompagner. Car ce n'est pas la mode ici que les gouverneurs soient toujours à côté de leurs élèves. Mr. v. f[ils] l'a tout de suite remarqué, nous voyons tous les jours plusieurs gouverneurs dans les collèges sans leurs élèves, et d'un autre côté les élèves sans leur gouverneur. C'est ce qui a fait croire à Mr. v. f[ils] que c'était contre son honneur d'être toujours accompagné. A présent il pense différemment. . . . *Entlassung des Dieners.*

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 28. November 1773

Wielands „Alceste“ und Goethes „Götz“. Stein übersendet seiner Mutter den Göttinger Musenalmanach mit Bürgers „Lenore“. („un chef d'oeuvre qui fait frémir“.) Frau vom Stein. Gutes Verhältnis zu Stein.

Je vois à regret que vos lettres diminuent insensiblement, pourvu que ce soit disette de matière et pas l'état de votre santé qui en est la cause. Je souhaite de tout mon coeur que Mme. de La Roche soit aussi habile à guérir de la toux qu'à inspirer de l'amitié. C'est la seconde lettre que je lui écris aujourd'hui, en lui envoyant la seconde partie de la savante critique d'Alceste. Mr. Pfeffel¹⁾, dont j'ai reçu une lettre, croit que cet opéra survivra à ses critiques, je n'en doute pas puisqu'il est de Mr. Wieland et fera partie de ses oeuvres, mais cela ne prouve pas sa bonté. La critique de Götz v. Ber[lichingen] dans le Mercure est de Mr. Meiners, Prof. de Phil. à Goett[ingue]. Vous y aurez trouvé un peu d'enthousiasme et une forte teinte de liberté de penser. Mr. Gotter de Gotha est l'auteur de la charmante épître sur les esprits forts. Mr. v. f[ils] vient d'acheter un Almanach des Muses et un Almanach de Gotha, que vous recevrez un de ces jours. Le premier vous plaira, Mr. Bürger et Mr. Pfeffel s'y distinguent. La ballade L é o n o r e du premier est un chef d'oeuvre qui fait frémir²⁾. Je participe à vos inquiétudes, Madame, sur l'indisposition de Mr. de Stein. J'espère que cela sera passé actuellement.

Vous parlez de chagrins qui quasi vous écrasent? En auriez vous de nouveaux, que je n'ose, que je ne puis partager? Hélas! Madame, que votre sort est à plaindre! Retirée à Nassau et réduite la plupart du temps à être vis-à-vis de vous-même, il vous faut beaucoup de calme et de tranquillité d'esprit pour vivre heureuse, et voilà justement ce qui vous manque.

¹⁾ Gottfried Konrad Pfeffel (1726—1809), Dichter didaktischer Fabeln in der Art Lafontaines und Gellerts, einer der bedeutendsten Pädagogen der Zeit.

²⁾ Ebenso wie der „Götz“ im Jahre 1773 erschienen.

De grâce, Madame, servez-vous de la religion pour étouffer en vous ces reproches que vous vous faites continuellement. Sans doute que tout ce que nous faisons est imparfait, mais le sera-t-il moins si, à force d'y penser et de nous chagriner, nous nous rendons misérables et abrégions nos jours? Ne sommes-nous pas obligés par devoir de nous rendre heureux; comment pouvons-nous l'être si nous souffrons de corps et d'âme? Le temps est passé où on a cru que pour se rendre parfait, il fallait s'occuper toujours de ses imperfections et des noires idées de repentir. Ayons plus de confiance en Dieu et croyons qu'il sait distinguer entre les fautes que nous commettons sans que nous les pleurions la moitié de notre vie. — Pardon, Madame, si cette morale vous paraît proposée dans un ton peu charitable. J'aurais déchiré cette lettre si je n'étais pas sûr de vos bontés pour moi. Mais votre état me fend le coeur. N'est-ce donc pas pour vous que St. Paul a dit: Réjouissez-vous, réjouissez-vous etc. Je ne crois pas que Dieu préfère les larmes à la tranquille sérénité d'un coeur vertueux qui, convaincu de sa propre faiblesse, s'occupe des perfections de son Créateur et le crois assez grand pour pardonner sans que je me rende malheureux à force de me chagriner. . . .

Persönliches.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 30. November 1773

(Angestrengte Arbeit, Verpflegung, Wohnung, Umgang.) Schlözers Fehden mit Büsching, Herder und Gatterer. Klagen über Steins vorschnelles und sprunghaftes Betragen.

Persönliches. Wirtschaftliches. Die Herrn von Löw, Reden, Brahe. . . . Pour des nouvelles, il y en a guère. Nous avons fait un accord avec un homme qui nous porte deux fois par semaine la Gazette de Hambourg et 4 gazettes littéraires. Pour des journaux, nous n'en avons pas encore pu trouver à lire.

Mr. le Prof. Schloezer¹⁾, qui fait actuellement un voyage en France, à Strasbourg, Paris, Lyon et Marseille, vient de publier avant son départ quatre écrits polémiques: 1. contre Mr. Büsching²⁾, 2. contre Mr.

¹⁾ August Wilhelm Schlözer (1735—1809), war ein weitgereister und außerordentlich vielseitiger Gelehrter, dessen Hauptgebiete russische und nordische Geschichte, sowie Statistik bildeten. Seit 1769 Professor an der Philosophischen Fakultät der Göttinger Universität, las Schlözer mit dem größten Erfolg über Allgemeine Weltgeschichte, 1772/73 außerdem noch über Staatengeschichte, Statistik und Politik. 1772 erschien seine „Vorstellung einer Universalgeschichte“ eine Art Grundriß und Programm seiner Geschichtsmethode. Schlözer war von den politischen Ideen der Aufklärung stark beeinflusst, er gehörte zu den begeisterten Anhängern Montesquieus.

²⁾ Anton Friedr. Büsching (geb. 1724, gest. 1793 als Direktor des Gymnasiums zum grauen Kloster in Berlin), einer der Bahnbrecher der politischen Geographie, der Schlözers Arbeiten über Rußland verschiedentlich angegriffen hatte. Schlözer antwortete ihm im Jahre 1773 mit der Schrift „Oskold und Dir“.

Herder ¹⁾, 3. contre Mr. Gatterer son collègue ²⁾ et 4. contre Mr. Thunemann à Halle ³⁾. Mr. Gatterer vient de répondre, les autres probablement feront de même, et voilà une guerre sanglante au milieu de l'Allemagne qui amusera les uns, fâchera les autres et donnera beau champ aux satyres de nos voisins. Oserait-on vous envoyer, Madame, des calendriers de Gotha ou préféreriez vous ceux de Brunswick-Lunebourg? ...

Persönliche Angelegenheiten.

Je n'ai rien à vous dire, Madame, de Mr. v. fils. Nous vivons ensemble comme nous pouvons, tantôt bien, tantôt mal. Je serais adoré si je ne contredisais jamais, mais par malheur notre situation m'y force plus que jamais, Mr. Charles est tant soit peu étourdi, et à tout moment je l'attrappe sur quelque inconséquence. Je l'accoutumerai à voir un peu le monde autant que nos occupations le permettront, ce ne sont pas les règles ni les préceptes, c'est l'habitude et l'exercice qui nous enseignent la contenance qu'il faut tenir dans les lieux publics ou dans des assemblées.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 12. Dezember 1773

Angestrengte Arbeit. Spannungen mit Stein wegen der Frage des Umgangs. Salzmann Mitglied eines Freimaurerzirkels in Göttingen. Literarisches. Beurteilung Rousseaus. Charakterentwicklung Steins. Vorwurf der Herzenskälte. „ce sera à coup sur un grand homme.“

... Nous étudions à force, Mr. v. f[ils] et moi, et rarement je me couche avant minuit. Mr. v. f[ils] n'aime plus tant Mrs. Meiners et Feder; il me presse de temps en temps de voir d'autres Mrs. de son âge, mais je n'ai pas encore cru devoir entrer dans son sentiment. Cependant, pour ne pas le rebuter, je l'ai mené chez Mr. de Keller de Gotha qui est ici avec son jeune frère et un gouverneur. Il est d'un caractère fort doux et liant, et ses moeurs sont sans reproche. Il y a six mois qu'il est ici et n'a fait que très peu de connaissances. — Je ne sais à quoi je dois attribuer la froideur des Mrs. de Löw et de Reden vis-à-vis de moi. Car ce dernier ne me rend pas le salut quand nous nous rencontrons, fût-ce face à face. Sans y rien comprendre, je continuerai toujours à agir fort poliment envers eux.

Vous savez, Madame, que nous n'avons pas été au bal de Mr. le Général, mais vous ne savez pas où nous avons passé la soirée. Pour vous l'apprendre, il faut que je vous confie auparavant quelques secrets qui me regardent

¹⁾ Herder hatte Schlözers „Vorstellung einer Universalhistorie“ in den „Frankfurter gelehrten Anzeigen“ im Juli 1772 unfreundlich kritisiert, Schlözer replizierte im 2. Teil dieses Werkes.

²⁾ Gatterer hatte sich mit Schlözer wegen dessen Kolleg über Universalgeschichte verfeindet, da Schlözers Ruf ihm alle Hörer abzog. Gegen ihn hat sich Schlözer im Anhang zum 2. Teil seiner Universalhistorie zur Wehr gesetzt.

³⁾ Thunemann, Professor der Geschichte an der Universität Halle, von Geburt Schwede, hatte einige Theorien und Ansichten in Schlözers Allgem. Nordischer Geschichte öffentlich angegriffen.

personnellement. J'étais parti de Nassau dans la ferme résolution de ne pas me faire connaître comme franc [maçon] à Goett[ingue]. J'ai tenu parole jusqu'à l'arrivée de Mr. Scherer; celui-ci m'ayant d'abord reconnu me présenta — l'affaire était faite; je n'osais plus reculer et pour vous dire la vérité, je ne voulais plus. Je trouvai notre ordre composé de gens de bien, point de jeunes gens, quelques peu d'étudiants, qui se distinguent par leur vie retirée. Je m'en vais vous nommer mes frères, Madame, mais de grâce, brûlez la lettre après l'avoir lue. Ce sont : Mrs. le Prof. Kulemamp, Diez, Mrs. Boje, Neyron, le Dr. Museus, Mr. de Nolden et son gouverneur, Mr. de Steinberg etc. Je n'ai rien trouvé à redire à la compagnie. On s'est assemblé aujourd'hui quinze jours chez l'aubergiste de la Couronne. On m'y a invité, je l'ai refusé, ne voulant pas quitter mon élève. Là-dessus on me dit de le faire recevoir. Mais cela ne pût se faire à cause de sa jeunesse. Alors, mes frères me permirent d'amener Mr. v. f[ils] en disant qu'on ne s'assemblerait qu'en amis, sans cérémonies. Mr. v. f[ils] y vint donc avec moi. Nous fîmes une partie de wist, nous causâmes. On soupa à huit heures pour dix b[on] g[ros] par personne, et après neuf heures tout le monde se retira. Mr. v. f[ils] était enchanté de la manière amicale et franche dont nous étions ensemble et me dit qu'il préférerait toujours cette société à toute autre. Mais on ne s'est plus assemblé depuis. . . . Mr. v. f[ils] a perdu de ses paradoxes, mais il n'a pas gagné du côté du coeur. Dois-je vous dire, ce que je prédis qu'il sera un jour? Ce sera à coup sûr un grand homme — mais sa bonté est encore problématique. Une grande partie de mon temps, surtout la nuit, est employée à réfléchir sur les mesures que je dois prendre avec lui. La plupart sont infructueuses. O Providence! Qu'est ce que l'homme sans foi? Il faut finir.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

[Göttingen, 18./19. November 1773]

Hoffnung auf ein Zusammentreffen mit Frau vom Stein. Umgang Steins. Seine Selbstsicherheit. Frau v. la Roche.

18. *Schlechte Postverbindungen, Salzmanns Gesundheit, genealogische Forschungen* . . . Nous vivons bien ensemble. Nous nous corrigeons tous les deux, lui en faisant et moi en exigeant moins. Je puis dire que j'en suis fort content. L'expérience vient au secours de son esprit et lui montre l'insuffisance de ses lumières d'une manière si palpable qu'il commence à croire qu'il peut manquer. Ne croyez pas que j'en dise trop. Mr. v. f[ils] a trop d'esprit pour nier tout court qu'il peut faillir; il en convenait toujours généralement parlant, mais dans les cas particuliers il s'en défendait continuellement. Voilà présentement un de mes soins principaux de particulariser ses principes qui sont bons, mais qu'il abandonne dès que le cas existe. C'est un défaut assez répandu et plus d'une fois dans ma vie j'ai eu occasion de l'observer . . .

Frau von La Roche. Persönliche Angelegenheiten Salzmanns. General v. Waldhausen.

J'espère que nous nous faisons une bonne réputation à Goettingue; Mrs. Feder et Meiners sont fort contents de notre application et ne cachent pas leur satisfaction.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 25./26. Dezember 1773

Steins Gewohnheiten und gesellschaftliches Benehmen. Seine Auflehnung gegen die dauernde Bevormundung durch Salzmann.

25.) *Schlechte Postverbindungen. Einladung bei General von Waldhausen.*

Si je ne veux me brouiller pour toujours avec Mr. v. fils, il faut me relacher de quelque chose des soins que j'ai pris de lui; il trouve extrêmement à redire que je le veille de si près et que je l'accompagne partout, quasi comme son ombre. Il me cite à tout moment l'exemple des autres gouverneurs qui laissent courir leurs élèves où ils veulent. Il m'a même dit que s'il voulait faire du mal, il en trouverait pourtant moyen sans que je puisse l'en empêcher. — Je vous supplie donc, Madame, si vous aimez mon repos, de me rendre la parole que je vous ai donné et de me décharger de tout ce qui pourrait en résulter. — Cette demande vous étonnera, Madame. Mais les circonstances me forcent de vous la faire. Ma santé m'est chère et je me croirai heureux de pouvoir la conserver à ce prix. Au reste, Mr. v. fils s'applique beaucoup aux études et y fait des progrès. J'en serais très content si je n'étais pas son gouverneur. Si vous l'exigez, je vous ferai part de quelques accidents ou événements de peu de conséquence en soi qui se sont passés ici . . .

P. S. Déjà depuis quinze jours j'ai oublié de vous envoyer la table des occupations littéraires de Mr. v. f[ils] que vous recevrez actuellement¹⁾.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 29. Dezember 1773

Steins Drang nach freierer Beweglichkeit und Umgang mit seinesgleichen. Seine Abneigung gegen die gelehrten Abendgesellschaften. Salzmanns Bemühungen um einen passenden Umgang für Stein. Resignierte Betrachtungen über sein Verhältnis zu Stein und seinen Einfluß auf ihn.

Dans ma dernière, j'ai eu l'honneur de vous parler du désir de Mr. v. f[ils] d'oser sortir seul. Je crois que vous ne ferez pas mal de lui accorder sa

¹⁾ Leider nicht erhalten. Vgl. jedoch Selle: Stein und Hardenberg als Göttinger Studenten (Göttingische Nebenstunden, Heft 5), der an Hand der Ausleihkataloge der Göttinger Universitätsbibliothek ein sehr aufschlußreiches Verzeichnis der von Stein benutzten Bücher gibt.

demande. Car quoique je prévoie que cela donnera occasion à plusieurs désagréments, ruptures, brouilleries, ces inconvénients seront balancés par l'expérience que Mr. v. f[ils] acquérira et l'habitude de vivre sans surveillant et d'avoir l'oeil sur ses démarches. Il me paraît que jusqu'ici il s'est gêné à cause de ma présence, et je doute qu'il soit convaincu de la bonté des conseils que je lui ai donnés. Ici, comme partout, l'expérience instruit davantage et prouve mieux que les préceptes. Les désagréments qui pourraient en résulter ne seront pas de conséquence, puisque Mr. v. f[ils] est encore trop jeune. J'en ai des preuves, dont je pourrai vous divertir un jour. Je suis surpris de voir combien Mr. v. f[ils] a changé sa façon de penser depuis qu'il est ici, par exemple, il brûle d'envie d'étendre ses connaissances parmi les jeunes gens d'ici, on dirait même qu'il le regarde comme essentiel à son honneur. La maison de Mr. Feder l'ennuie souvent; Mr. Meiners même n'est plus dans ses bonnes grâces, il ne respire que pour les étudiants. J'ai beau lui représenter les inconvénients qui en résultent, la perte du temps, les dépenses, rien n'est capable de l'ébranler; ma constance à me refuser à ses vues, lui a déjà fait verser des pleurs. Il n'est pourtant pas sans connaissances. Pour ne rien dire de Mrs. Feder et Meiners, il voit Mr. de Grod, Mr. Scheffer, Würtembergeois, et Mrs. de Keller, et ces trois derniers presque tous les jours. En outre nous avons fait visite à l'ainé des Comtes de Schulenburg qui ne nous l'a pas rendue, nous voyons tous les huit jours Mr. de Lenthe et nous irons faire visite à Mr. de Nolden qui était chez nous et qui depuis son dernier accident est doux comme un agneau, pour ne rien dire de son gouverneur qui a plus de 30 ans et passe pour un parfait honnête homme. Pour faire plaisir à Mr. v. f[ils] j'ai fait inviter Mrs. de Keller avec leur gouverneur et Mr. Scheffer pour passer la soirée chez nous. Ils sont restés depuis 5 h. jusqu'à minuit. Hier nous fûmes chez eux; il y avait encore Mrs. Landolt, Escher, Gotau, Hottinger, de Weissbach. Je me suis retiré après onze heures, au mécontentement de Mr. v. f[ils], croyant que c'était beaucoup de donner six heures de suite à ses amis, sans qu'il soit nécessaire de se rendre incapable aux travaux ordinaires du lendemain. Mon principe est peu d'amis, mais choisis autant qu'il est possible; et puis de l'ordre en tout, même dans nos amusements. Je crois pouvoir assurer que si Mr. v. f[ils] était arrivé à Goett[ingue] sans gouverneur, il se serait jeté peu à peu dans les plaisirs et la dissipation et que les études auraient été traitées à la fin comme un hors d'oeuvre. Ce n'est pas pour me faire valoir que je dis ceci, chaque gouverneur tant soit peu conscientieux aurait fait le même effet; et je crois qu'il ne serait pas difficile d'en trouver qui eussent plû davantage à Mr. v. f[ils] et qui même lui aurait mieux convenu que moi. Cependant puisque le sort s'est décidé pour moi, je porterai mon petit fardeau en honnête homme aussi longtemps qu'il plaira à la Providence. C'est à elle que je m'abandonne entièrement. . . .

Frau vom Stein an Stein [Nassau Ende 1773 oder Anfang 1774]
St. A.

Louise v. Werthern. Vorhaltungen wegen seines Benehmens gegen Salzmann.

Schlechte Postverbindungen. . . . Vous serez sans doute convaincu que rien au monde ne peut m'être plus sensible que de voir un de mes enfants mécontent de son sort. Si cela est le cas de notre pauvre Louise, le nombre de mes chagrins s'augmenterait considérablement. Suivant le détail qu'elle vous fait, sa situation n'est pas bien gracieuse, cependant on m'assure qu'elle aime son mari à la folie et que celui-ci l'adore. La Bottin dit n'avoir jamais vu un couple si uni. Dieu veuille que ceci dure. Le peu d'harmonie qui règne dans cette famille est ce qui me peine le plus. Sans union, pas de bénédiction, la réserve en est bannie et la franchise manque, c'est méconnaître l'agrément de la vie. Si mon coeur est bon, pourquoi ne pas vouloir qu'on le pénètre. Il y a un juste milieu entre la cordialité et l'imprudence, et il ne faut pas grande science pour le distinguer, l'ennemi de la dissimulation le trouve bien vite. Ecrivez souvent à votre soeur aînée. Vous savez combien elle vous aime, et cette attention lui fait plaisir . . .

Unbedeutende wirtschaftliche Angelegenheiten.

Votre g[ouverneur] n'est pas aussi content de vous que je le désirerais et que vous deviez tâcher de le rendre. J'étais dans la persuasion tandis que vous étiez avec nous que vous connaissiez la reconnaissance qu'on doit à l'honnête homme qui se charge de la difficile tâche de conduire un jeune homme.

Le peu d'attention que vous témoignez à Mr. S[alzman] prouve que je me suis trompée dans la bonne opinion que j'avais de vous, ce qui en quelque façon m'humilie, car il faudra me retracter sur bien des choses que j'ai avancées à votre sujet et dont en quelques sortes j'ai été garante. Je veux volontiers oublier les agréments qui me seraient résultés à moi en mon particulier si vous aviez continué de remplir l'attente de votre famille, les voeux que j'ai fait p[ou]r votre bien-être vous avaient principalement en vue et c'est aussi p[ou]r l'amour de vous même que je vous demande, mon cher fils, de perdre les façons brusques, ces répliques qui ne conviennent pas à un homme qui connaît un peu les devoirs de la bienséance. Faut-il que je vous répète qu'en manquant à d'autres on manque à soi-même et ici à qui? à un quelqu'un qui vous aime, qui se voue à votre bien, qui ne demande que de vous voir parfait, qui unit sa réputation à la vôtre, et comment lui rendez-vous tout ceci? Demandez votre conscience. Cela vous impatienté qu'il vous fait accompagner, qu'il n'entre pas dans vos projets. Pouvez-vous trouver à redire qu'un honnête homme auquel on confie un jeune homme sans expérience, que celui-ci se dit sans cesse, comme je suis responsable des études, du temps, de la santé, de tous les événements possibles qui peuvent arriver, je n'ose pas aller ce chemin et le laisser courir un autre. J'ai toujours cru que v[otre] g[ouverneur] serait votre

premier ami, et voilà comme cela devrait être, en ce cas vous ne seriez pas fâché de le voir avec vous, ne vous prendriez pas à d'autres dont l'élève est abandonné de son mentor, par conséquent des gens indignes de porter ce nom, vous en sentiriez le tort et béniriez le Ciel d'être tombé en partage à un homme qui pense. J'ignore quels sont maintenant vos sentiments, du passé ils étaient différents. Tâchez, mon cher fils, de revenir à vos premiers principes, il y a un temps où j'y puisais mon bonheur, ma consolation et soutenait mes espérances. Les preuves que vous m'en pourrez donner, ce sera en témoignant plus de docilité à vo[tre] g[ouverneur], je vous conjure de ne pas nourrir cette misérable idée, comme ceci vous dégradait et que vous ne seriez pas grand garçon en vous mettant au-dessus de tout ce qu'on peut vous dire. Au nom de Dieu, si ces idées vous viennent, chassez les vite, outre qu'elles peuvent vous mener à votre perdition, soyez sûr qu'elles vous attireront le blâme de tous les gens de bien. Vous connaissez votre devoir, ne l'opprimez pas par cette humeur revêche, impliable et cet emportement dont Mr. votre gouverneur m'a souvent porté des plaintes. Vous savez ce que je vous en ai dit, pour lors on vous pardonnait comme enfant, à présent ce temps est passé — Ne craignez pas recevoir souvent de si grandes lettres de ma part — elles me coûtent morale-et physiquement trop à les tracer. Si vous continuez sur le pied comme l'année a été commencée, je prierai Mr. S[alzm]ann de s'adresser à votre père, et je mettrai fin à la correspondance de Goet[tingue]. Les mères ne sont que des fantômes pour les fils. Ils oublient comment on mériterait certains égards, si aussi ils ne paient notre tendresse, nos soins, nos peines, de retour. Ainsi on fait bien de se retirer de cette scène où notre rôle est joué.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Goettingen, 2. Januar 1774

Klagen über Steins Betragen. Seine Abneigung gegen den Umgang mit Professoren und seine Suche nach gleichaltrigen Kameraden. Salzmanns Bemühungen in dieser Richtung.

Schlechte Postverbindungen. Nous nous portons bien, Dieu merci! Mr. v. f[ils] saigne fort souvent du nez depuis quelque temps. Cela le soulage beaucoup, cependant je l'ai prié de se donner de garde de ne pas échauffer d'avantage le sang par le café ou par les veilles. Cela me perce le coeur quand je le conjure d'avoir soin de sa santé et qu'il me répond qu'il ne s'en soucie pas; c'est enfantillage, je le sais — mais je raisonne ainsi: s'il continuait d'avoir ce principe étant plus maître de soi-même et jouissant de plus de liberté, il ne pourrait pas être retenu par ce frein plus fort que les recettes de morale qui lui montre les suites malheureuses ou plutôt douloureuses d'une vie déréglée. Peut-être c'est un défaut à moi de me transporter de suite dans l'avenir et de me représenter les suites de tel ou tel défaut, car par là il devient beaucoup plus grave à mes yeux

qu'il ne l'est véritablement. Cependant, puisqu'un gouverneur travaille principalement pour le futur, il doit nécessairement faire plus de réflexions à ces défauts qui peuvent produire dans la suite un mal réel.

Empfehlung des Bruders von Rosenstiel als Nachfolger Christliebs. Wirtschaftliches.

Salzmann an Herrn vom Stein
St. A.

Göttingen, 23. März 1774

Studienplan für das kommende Semester.

Reichsfrey Hochwohlgeborener Herr Gnädiger Herr!

Ich habe die Ehre, Ihnen den lateinischen Lektions Catalogus zu übersenden. Vielleicht könnte dero Herr Sohn auf folgende Art seine Collegien einrichten. Um elf Uhr morgens die Institutionen bei H. Geh. Justitz Rth Boehmer¹⁾ und um drey Uhr nachmittags die Reichshistorie bei H. Geh. Justitz Rth. Pütter. Dies wären die Haupt Collegien, die eine sorgfältige Vorbereitung und Wiederholung erfordern. Um vier Uhr wird das Recht der Natur und die Universalhistorie gelesen. Ich hatte mich für das Erste entschlossen. Allein da H. Feder selbst dafür hält, dass es mit grösserm Nutzen gehört werden könnte, wann man sich vorher schon mit den positiven Rechten bekannt gemacht, so könnte der Universalhistorie bei H. Schlözer der Vorzug gelassen werden. Von publicquen Collegien, welche hier grösstentheils sehr schön gelesen werden, könnte dero H. Sohn 1) bei H. v. Selchow das jus publicum germ. medii aevi, als einen Anhang zur Reichsgeschichte, zweymal die Woche um 7 Uhr morgens hören. 2) bei H. Feder die Moral zweymal die Woche um sechs Uhr abends. Zu diesen Collegien käme nun noch eine englische Stund und eine Stund zum Reiten. Das Fechten wird wohl eingestellt werden müssen, theils wegen Mangel an Zeit und allzu grosser Hitze des Sommers durch, theils wegen Mangel an einem guten Lehrmeister. Jedermann klagt darüber, und man besucht daher den Fechtboden so wenig man kann. Ich hoffte, dass durch diese Übung dero H. Sohn ihren Körper besser tragen und geschickter bewegen lernen würden. Allein ich fand mich schrecklich betrogen. Man gibt gar nicht auf die Stellung des Körpers acht, und anstatt in seinen Bewegungen behendt, leicht und geschickt zu werden, verlernt man noch das wenige, was man etwa davon hat und wird dagegen steif und ungeschickt.

Meine ganze Hoffnung beruht nun auf der Reitschule, welche so gut ist, als man sie hier wünschen kann.

Dieses sind die Arbeiten, welche uns auf künftigen Sommer bevorstehen. Gleich nach Tisch haben wir kein Collegium nehmen mögen, denn die

¹⁾ Der Jurist Georg Ludwig Böhmer (geb. 1715) las hauptsächlich Civilrecht, Lehensrecht und Kirchenrecht.

Hitze des Sommers hindert alle Aufmerksamkeit und der Musikmeister musste doch auch eine Stunde übrig behalten.

Sobald ich dero Zufriedenheit und Einbilligung über diese Einrichtung werde erhalten haben, so soll Ihnen alsobald ein Typus von unseren täglichen Beschäftigungen übersickt werden.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 19. Juni 1774

Ergebnislosigkeit seiner pädagogischen Bemühungen. Alle Versuche, Einfluß und Vertrauen bei Stein zu gewinnen, bleiben fruchtlos. Salzmann fürchtet seine Heftigkeit und Schärfe. Steins Fleiß und seine guten Leistungen. Tod des Kurfürsten von Mainz. Ludwig XVI.

Vous désiriez que je détournasse sous main Mr. v. f[ils] de la société des jeunes gens? Plût à Dieu que j'en fus capable! Mais, je l'avoue, cela surpasse mes forces. Mr. v. f[ils] m'en punirait d'une manière bien sensible. — Il est vrai que les sciences n'y gagnent pas, mais d'un côté la compagnie peut lui servir de délassement après le travail, et d'un autre il s'y corrigera de plusieurs petits défauts assez analogues à son âge, mais peu aimés en société. — S'il avait voulu suivre mes avis, nous aurions pris un chemin tout différent; nous aurions vu peu de jeunes gens, souvent les savants, dont la conversation est instructive, et le reste vis à vis de nos livres. Mais la société a tant d'attraits pour Mr. v. f[ils] que j'en eus à peine le choix. Je ne puis pas dire qu'il néglige les affaires, mais je trouve pourtant qu'il ne travaille pas tant que l'hiver passé. Il se prépare, il répète, mais on pourrait quelques fois y ajouter encore d'autres occupations. Cependant je vous supplie, Madame, de ne pas lui en parler; j'en souffrirais et je doute qu'il change. Je tâche de modérer — et si je vois que cela pourrait aller trop loin, je m'expose à être boudé. Au reste, Madame, on ne gagne pas toujours en forçant les jeunes gens à l'application; pourvu qu'ils apprennent et qu'ils fassent ceci avec plaisir, on n'a rien perdu, car si l'esprit est plus formé, et qu'on n'est pas sans principes fondamentaux, on fait plus de chemin dans 3 mois qu'auparavant dans six. Et voilà ce que je puis avoir l'honneur de vous assurer que Mr. v. [fils] ne sait non seulement plus que les jeunes gens de son âge, mais qu'il a aussi plus travaillé ici que les autres. Souvenons-nous qu'il n'a que 16½ ans. — Cette matière est si importante qu'elle fera le sujet de plus d'une conversation à la St. Michel prochaine. J'espère que je pourrai mieux vous expliquer alors mon sentiment. Une plainte principale, et que je vous ai déjà faite à Nassau, est que je n'ai pu parvenir jusqu'ici à gagner l'amitié de Mr. v. f[ils]. Mais cela va si loin, Madame, que notre goût ne se remonte pas seulement dans l'amitié des autres personnes. Il préférera toujours d'autres personnes que moi. Par exemple, j'ai préféré au commencement Mr. Feder à Mr. Meiners, Mr. v. [fils] était du sentiment contraire, et lorsque je me

suis lié intimement avec tous les deux, il les a quittés l'un et l'autre. Il y a bien quelques mois qu'il n'a plus été chez le dernier. Dans la suite, j'ai distingué Mr. de Keller, Mr. v. f[ils] ne veut plus le voir, nous y étions cependant dimanche dernier. Le Cte de Brahe a paru me distinguer et me témoigne beaucoup d'amitiés, et je puis dire que je l'aime et que je l'estime beaucoup, ce n'est pas le goût de Mr. v. f[ils]; je dis la même chose de Mr. de Spiegel¹⁾ et de Mr. de Berlepsch; au lieu de cela M. v. f[ils] s'est lié avec Mr. Godeau, avec Mr. de Steinberg, avec le Cte Odonel²⁾ — je n'ai rien contre ces connaissances et liaisons — ce n'est que pour vous dire, Madame, que nos goûts se remontrent fort rarement. Eh, Madame, de combien de moyens cela ne me prive-t-il pas d'être utile à Mr. v. f[ils]? Je voudrais être son ami, point du tout, il faut que je sois son gouverneur? Je voudrais parler le langage de l'amitié, et il faut que je parle quelquefois en maître qui veut être obéit? Quel martyr pour mon coeur! C'est une des raisons principales qui me feront quitter l'éducation de Mr. v. f[ils] plutôt que je ne l'aurais peut-être fait sans cela. J'espère et je le souhaite avec ardeur que mon successeur, si vous m'en donnez, sera plus heureux que moi. J'ai tâché de tirer parti de la médiocre portion d'esprit que Dieu m'a accordée, mais je suis convaincu qu'il en faut avoir beaucoup plus pour bien conduire M. v. f[ils]. — Il se pourrait donc, Madame, que l'hiver prochain fut le dernier semestre que je passasse avec Mr. v. f[ils], tout aussi bien il paraît qu'un voyage en France m'est nécessaire, et je [ne] voudrais [pas] le différer trop longtemps. J'ai mieux aimé de vous en avertir d'avance pour que vous puissiez prendre vos précautions de bonne heure. — Ah! Madame, si vous saviez ce qu'il m'a coûté de tracer ces lignes! Pourquoi Monsieur votre fils ne vous ressemble-t-il pas entièrement. Je sens, combien je vous dois, mais peut-être que la reconnaissance même et le dévouement que je vous ai voué, Madame, m'a obligé de vous conseiller de ne pas me laisser toujours auprès de Mr. v. fils. Un changement en peut produire un autre; et si ce dernier est en bien, quelle joie n'en ressentirai-je pas! — Si l'espérance est toujours plus naturelle que la crainte, elle l'est certainement quand on la bâtit sur d'aussi bons fondements. . . .

Mr. de Steinberg est certainement plus modeste que le reste des Hannoveriens, aussi n'est-il pas lié avec eux. Mais cependant il a une teinte de caractère distinctif de ces Mess., il le fait moins paraître puisqu'il s'exposerait à la raillerie de ses amis.

La mort de l'Electeur de Mayence³⁾ nous a frappé comme un coup de tonnerre. Mr. Pütter nous avait dit cette nouvelle la veille de l'arrivée

¹⁾ Nachmals kurkölnischer Kammerpräsident.

²⁾ Der spätere österreichische Finanzminister, an den sich Stein im Jahre 1809 wegen Erwirkung einer Niederlassungserlaubnis in Österreich wandte.

³⁾ Emmerich Joseph von Breidenbach (1763—1774). Sein Nachfolger war Karl Joseph von Erthal (1774—1802), auf den Dalberg als letzter Kurfürst von Mainz folgte.

de votre lettre au collègue; quelqu'un dit à côté de moi, il meurt bien à propos. Cet événement aura beaucoup d'influence dans les affaires de l'Allemagne et le bonheur des habitants des bords du Rhin. — Je crains bien que cette mort ait beaucoup affligé Mr. votre époux; il était attaché à feu l'électeur.

Le commencement du règne de Louis XVI semble nous promettre les jours les plus heureux. On me mande que Mr. d'Aiguillon¹⁾ a donné sa démission, de même que Mr. de la Vrillière²⁾, et que Mr. de Vergennes et de Mury³⁾ ont remplacé le premier. Les allemands attribuent tous les changements de Louis XVI à la Reine — peut-être indirectement. Mais ce qui doit nous épouvanter, c'est qu'il n'aime pas les protestants; on dit qu'il a donné ordre d'exécuter contre eux dans les Cévennes à la rigueur les édits publiés! Vous savez que les Français, pour complaire à la Reine, ont donné au Château de Trianon, dont le Roi lui a fait présent, le nom de *Vienne*? Cette attention lui fera plaisir.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 7. August 1774

Entschluß, seine Stelle aufzugeben.

Qu'aurez-vous pensé après cela, Madame, de ma dernière! quelle impression sinistre n'aura-t-elle pas faite sur vous? Plût à Dieu! que votre tranquillité n'en ait point souffert! que votre âme soit à l'épreuve de tels événements. Je ne saurais vous dire, Madame, combien j'ai été affligé de l'idée d'être obligé d'augmenter vos chagrins. Mais j'ai éprouvé en même temps la force de cette consolation que nous donne le devoir. Je ne pouvais plus me taire. J'avais différé de vous parler de ma malheureuse situation jusqu'à ce que quelques événements arrivés coup sur coup m'ont convaincu de la nécessité de ne plus garder le silence. Vous me ferez grâce du récit; il ne vous serait pas moins désagréable qu'à moi. — Il est temps que nous [nous] séparions, M. v. f[ils] et moi. Je ne me sens plus aucune amitié pour lui, et il n'en a jamais senti pour moi. C'est par là surtout, qu'il ma ôté tout le désir et tout l'agrément de faire plus que le devoir n'exigeait. — Il est vrai, que depuis qu'il voit que je parle sur un autre ton, et que ses amis (à ce qu'il me semble du moins) lui ont fait sentir ses torts vis-à-vis de moi, il est tout changé — il paraît faire attention au peu que je lui dis et me montre même des égards. Mais qui est-ce qui pourra m'être caution qu'il pensera et agira toujours de même? N'était-ce pas là toujours sa manière de se conduire vis-à-vis de moi? Quand il voyait

1) Außenminister bis 1774, Vorgänger von Vergennes.

2) Saint Florentin Duc de la Vrilliere, Minister des königlichen Hauses, den Ludwig XVI. sofort durch Malesherbes ersetzte.

3) Kriegsminister.

que la mesure était comblée et que j'étais poussé à bout, il commençait à filer doux. Dès qu'il s'apercevait que j'avais oublié ses torts, que j'étais réconcilié, il croyait qu'il pouvait relâcher son frein. Et j'aimerais mieux m'en retourner tout de suite chez moi que passer encore un hiver comme le dernier. Quel dommage! que M. v. f[ils] se soit opposé de force à mon amitié! Si j'avais trouvé en lui un jeune homme tel que je me l'étais toujours souhaité, j'aurais fait l'impossible pour lui. Jamais je n'aurais pensé au devoir ou regretté le temps employé pour lui. Au lieu qu'à présent, je tâche d'abrèger tous les moments où j'ai à faire à M. v. f[ils]*).

Persönliches.

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 21. August 1774

Verteidigt sich gegen den Vorwurf der mangelnden Pflichterfüllung.

Si vous avez été frappée du passage de ma lettre dont vous avez bien voulu faire l'extrait, je ne l'ai pas été moins de l'explication que vous en faites et de ce que vous me dites à ce sujet. J'ai lu et relu ce malheureux passage, et je puis vous certifier que je ne l'ai point écrit dans un moment de chaleur, mais de sang froid. Je vous y ai fait une peinture exacte de ma situation; voudriez-vous me punir de ma sincérité? Mais comment avez-vous pu me soupçonner, Madame, d'avoir manqué à mes devoirs? d'avoir manqué de zèle? de soins? Malheur à moi, si j'ai donné occasion à ce soupçon. Je ne crois pas que le passage en question puisse prouver contre moi. L'ensemble de tout ce que j'ai à faire avec Mr. v. f[ils] est un composé d'actions si différentes et si variées qu'on ne saurait les juger sans les séparer soigneusement. Les devoirs d'un gouverneur sont indépendants de la conduite de l'élève, j'en conviens avec vous, Madame. Mais le sens de d e v o i r est trop peu déterminé. J'y entends le bien qu'on est capable de faire à son élève. Mais s'il s'oppose à mes vues? S'il ne veut pas recevoir mes conseils, pas se corriger sur les avis que je lui donne? S'il s'obstine de vivre à sa fantaisie sans faire attention à ce qu'on lui dit? Est-ce qu'on est obligé de lui faire du bien malgré lui? Et quel bien! dans ces circonstances ce serait un mal; on fait du bien en se taisant. On attend du temps, de l'expérience et des circonstances favorables, ce qu'on ne peut pas obtenir par d'autres moyens. A ceci, je joins une autre réflexion. Vous n'avez jamais prétendu, Madame, qu'en se faisant gouverneur, on renonce entièrement à soi pour ne vivre que pour son élève. J'ai aussi

*) *Randbem. der Frau vom Stein:* „C'était sur quoi je répondis à Mr. S. que même les défauts et manques de son devoir ne le dispensaient pas de remplir sa fonction avant qu'il fût remplacé, et c'est ce qu'il prit si mauvais (*s. den nächsten Brief*).

des devoirs vis-à-vis de moi-même. Or, Madame, s'il arrive que je ne puis obtenir un bien qu'en risquant ma santé, excepté s'il était de très grande conséquence, je ne m'y crois pas obligé. Par exemple, M. v. f[ils] a fait une chose qui n'était pas bien, ou il [ne] se défait pas d'une mauvaise habitude, ou quelqu'autre chose — c'est mon devoir de le lui dire. Mais si, au lieu d'y faire attention, il me soutient qu'il a raison et cela avec beaucoup d'aigreur, de sorte que cela nuit sensiblement à ma santé — je ne me crois pas obligé de revenir à la charge et d'entrer avec lui continuellement en lice. J'éviterai donc de lui parler plus qu'il ne faut.

Enfin, Madame, il y a des actions qu'on ne peut pas qualifier de devoirs et dont je reste absolument le maître sans qu'on puisse rien me reprocher. — Prenons notre Créateur pour modèle. Il laisse luire le soleil sur les justes et sur les impies, il nourrit les uns et les autres — mais on ne pourra pourtant pas dire qu'il ne favorise plus les uns que les autres.

J'ose donc vous supplier, Madame, de vous tranquilliser à mon égard. Je ne crois pas avoir à rougir devant vous. J'ai agi en honnête homme autant que la faiblesse humaine le permet aux mortels. C'est un témoignage, Madame, que les gens de probité qui me connaissent ici ne me refuseront pas. Peut-être que je n'ai pas les talents nécessaires à ma place, c'est de quoi je conviens volontiers, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire dans une de mes lettres. Mais dans ce cas, je ne démentis point mon caractère en quittant l'éducation de Mr. v. f[ils].

Avant que de finir, je vous répète ici ce que je vous ai déjà dit dans mes dernières: que M. v. f[ils] s'est entièrement changé depuis qu'il voit que je veux le quitter absolument; de sorte que les six semaines que j'ai encore à passer avec lui ne me paraîtront pas longues. . . .

Salzmann an Frau vom Stein
St. A.

[Göttingen, Herbst 1774]

Seine ferneren Beziehungen zu Stein nach der Aufgabe seiner Stellung. Die Stellung Herders in Göttingen.

Persönliches.

Je me suis engagé dans ma dernière à vous parler encore de M. Herder, il n'est pas mal de figure et fort agréable en société. Mais on lui reproche qu'il a fait trop le petit maître, et on a voulu m'assurer que c'était là la raison pourquoi il n'a pas obtenu la place de premier pasteur à Goettingue. — D'autres personnes prétendent que son esprit est trop enclin aux paradoxes, et on cite en preuve le livre qu'il vient de publier. Je n'ai rien vu de tout cela dans sa conversation qui est aisée et amusante. Il est vrai qu'il est bien mis, mais vous savez qu'en France on l'exige d'un ecclésiastique; et il ne m'a pas paru qu'il le pousse jusqu'à la petite maîtrise. Mme. Herder s'est placée parmi les femmes savantes,

mais voilà justement ce qui me plaît le moins en elle. Sa conversation est agréable et elle y brille même, quand elle peut donner un libre essor à son imagination. Quoique je lui en aie donné très peu d'occasion, je n'ai pas laissé toutefois de passer mon temps agréablement avec cette Alsacienne. Vous voyez par le récit que je vous ai fait de cette partie de plaisir¹⁾ que nous en sommes tous fort contents — l'unique chose que nous regrettons, c'est de n'avoir plus trouvé Mme. de Plessen. Les frais de ce voyage montent pour notre part à 4½ louis.

Pour les discours de M. Ayser, je ferai mon possible pour en attrapper un exemplaire encore. Je ne les ai plus trouvés chez les libraires, puisqu'il les avait imprimés à ses frais. . . .

Feder an Gemmingen²⁾
St. A.

Göttingen, 28. November 1774

Charakteristik Steins.

Hochgebohrner Freyherr!
Gnädig Hochgebietender Herr!

Euer Hochfreyherrlichen Excellenz aufmunternden Beyfall und gnädiges Zutraun werde ich alle Zeit unterthänigst verehren und möglichst zu verdienen eifrig beflissen seyn. Nach Hochderoselben gnädigem Befehle habe ich die Ehre unterthänigst zu berichten, dass der Herr vom Stein in Ansehung des Fleisses den Wünschen seiner gnädigen Frau Mutter bisher beständig nachgekommen ist. Ich weiss solches zwar itzt nicht mehr als Augenzeuge, aber ich weiss es aus guten Zeugnissen anderer, besonders dem umständlichen Zeugniß seines vorigen Hofmeisters³⁾, der itzt mit mir genauer verbunden ist, als mit dem Herrn vom Stein, und mich versichert hat, dass solcher nicht nur die Pandecten, die auch er höret, ordentlich besuchte, sondern auch zu Hause fleissig wiederholte und dabey die Leges nachschlüge, welches er daher wusste, weil er sich verschiedentlich seine Hefte hätte geben lassen, in der Absicht, oder unter dem Vorwande, etwas in den seinigen daraus zu ergänzen. Sein gegenwärtiger Hofmeister⁴⁾ ist nach ebendiesem Zeugniß eben so eifrig als geschickt, die Funktion eines Repetenten bey ihm zu versehen, und scheint mir selbst ein sehr redlicher, vorsichtiger, vielleicht aber ein wenig zu furchtsamer Mann zu seyn. Doch darf ich letzteres nur zweifelhaft sagen, denn die Massregeln, denen er in Ansehung des Herrn v. Steins, wie er mir selbst erklärte, bisher gefolgt ist, nemlich fürs erste noch bloss einen Zuschauer abzugeben und zu versuchen, ob er das Ansehen eines geachteten Freundes dadurch erlangen könne, haben nach meinem Bedünken

¹⁾ Sie ist weder in diesem noch in einem der sonst erhaltenen Briefe erwähnt.

²⁾ Hannoverscher Minister, Verwandter der Familie Stein.

³⁾ Salzmann.

⁴⁾ Christlieb, nicht Rosenstiel, wie Lehmann I. S. 20 annimmt.

in dem Character und den anscheinenden Entschliessungen des jungen Herrn rechtfertigende Gründe. Er hat viel Verstand, aber auch viel Zutrauen zu sich selbst; und sowohl darum, als wegen seines Temperamentes eine Heftigkeit in seinen Meynungen und Absichten, die bey seinem Alter nichts Gewöhnliches sind. Ich fürchte daher, bey Gebrauch irgendeiner Gewalt würde mehr gewagt werden, als bey diesem System der stillen Beobachtung. Es ist zu vermuthen, dass sein Beobachter doch nicht ganz stille und unthätig seyn wird. Aber dazu, glaube ich, ist es einmal mit dem Herrn vom Stein gekommen, dass man ihn sich gewissermassen überlassen muss. Sein guter Verstand wird sich durcharbeiten, wenn man ihn nur dann und wann bey den gefährlichsten Combinationen mit einem Winke zu Hülfe kömmt, welcher um so viel mehr auf ihn wirken wird, je ruhiger er gegeben wird. Auch ich werde keine Gelegenheit, dieses zu thun, unbenutzt lassen. Der Herr vom Stein hat solche Eigenschaften, dass er auch ohne alle fremde Empfehlung mich interessieren würde, und nun macht es mir das Verhältnis, in welchem er mit Euer Hochfreiherrlicher Excellenz zu stehen die Ehre hat, zur vollkommensten Pflicht.

Gemmingen an Frau vom Stein
St. A.

Hannover, 4. Dezember 1774

Übersendet die Charakteristik Steins von Feder.

C'est avec le plus grand plaisir que je me suis acquitté de la commission que vous m'avez donnée par l'honneur de votre lettre du 16 d. p. à l'occasion de M. votre fils et de son gouverneur, présentement à Göttingen.

Monsieur Feder que vous connaissez, Madame, pour juge compétent dans ces sortes de matière m'en a parlé dans la lettre ci-jointe, avec toute sa pénétration et sa franchise.

Il paraît par cette lettre que Mr. votre fils est quelquefois chancelant entre ce qu'on appelle assurance et suffisance et entre fermeté et opiniâtreté. Il est vrai que c'est le caractère ordinaire des jeunes gens et surtout de la noblesse immédiate, qui se croient ordinairement un degré plus haut que les autres hommes.

Je trouve avec Mr. Feder que le gouverneur de M. votre fils a choisi la meilleure méthode, et s'il réussit de gagner l'estime et la confiance du jeune cavalier, vous pourrez être assurée, Madame, que Monsieur votre fils sera un jour le plus digne héritier et successeur des vertus de ses ancêtres.

Frau vom Stein an Gemmingen

[Ende 1774 ?]

Konzept St. A.

Sehr feinsinnige Äußerungen über den Charakter ihres Sohnes und die Erziehungsprobleme jener Zeit.

Comme j'eus l'honneur de recevoir votre lettre, mon cher Cousin, je me trouvais alitée et obligée de différer jusqu'ici à vous remercier très humblement de la bonté que vous avez eu de vous informer de mon fils à Göttingue et de me communiquer la lettre que Monsieur le Professeur Feder vous a écrite à ce sujet. Je suis pénétrée de ce nouveau témoignage de votre bienveillance, et ma reconnaissance en est devenue parfaite. Je ne doute pas qu'il n'y ait dans les faits de mon fils bien des inconséquences; le caractère n'est pas formé, il faut qu'il passe par bien des degrés de rectification avant qu'il soit l'homme qu'il doit être. Je ne suis pas mère aveugle, ni trop indulgente, mais j'ai l'honneur de vous assurer qu'il n'est pas infecté de l'épidémie de la noblesse immédiate qui se sent au dessus des autres, jouissant de quelques privilèges et prérogatives chimériques, qui pour les soutenir coûtent plus qu'elles n'importent; non, ceci n'est pas son tic, il en a d'autres, ordinaires à son âge, que la connaissance du monde et la réflexion corrigeront. Suivant moi, il n'y a pas un être plus à plaindre qu'un jeune homme, outre le penchant qui se trouve en lui de faire une fois bien, tantôt mal, les mauvais exemples aident vite à faire tirer la balance du dernier côté, c'est toujours une espèce de miracle si la raison gagne le dessus. Pour remédier à ce malheur, il faudrait dans le total plus d'amour et plus de support pour la jeunesse, surtout aux gymnases, universités et toute part où on l'envoie pour se former. Ils se commettent à ce sujet des grossières fautes, ce ne sera que sur quelques unes que j'ai observées sur le séjour présent de mon fils que je m'arrêterai. Par cette soi-disante liberté dont les étudiants doivent jouir, on éloigne des sociétés des gouverneurs, on les exclut des diners, des bals, tandis que les autres étudiants sans exception y sont admis, par là les élèves envisagent leurs mentors comme des personnages très inférieurs, à peine qu'ils les considèrent en financier, en place d'estime, de confiance, de reconnaissance qu'ils leur doivent, ils leur sont à charge, les ennuient, ce qui de part et d'autre ne peut faire que de très mauvais sang. Aussi a-t-on de la peine à trouver quelqu'un qui connaît les désagréments de cet état et qui a les talents requis qui veuille l'embrasser. Celui qui est maintenant avec mon fils, qui est foncièrement honnête homme, l'a accepté par attachement pour la maison où il a été depuis plusieurs années. La réserve avec laquelle il agit, c'est le ton de Göttingue qui l'y oblige. Il me semble qu'au Temple des Muses toute distinction devrait être bannie, si ce n'est celle du vrai mérite. Le second point qui est de conséquence auprès une jeunesse qui est dans l'effervescence des passions, c'est que parmi les professeurs il s'en trouve qui se permettent des propos trop libres en chair, dont ceux

3*

qui conservent quelque modestie rougissent, et à d'autres cela aide à échauffer et salir l'imagination. L'effet prouve le peu de moeurs qu'il y a entre ces étudiants. Plusieurs gouv[erneurs] ont quitté plutôt avec leurs élèves par cette raison que n'était l'intention des parents, craignant trop risquer. Je sais qu'on ne fera pas une république platonienne, encore moins Académie de Vertu d'un endroit où s'assemblent des jeunes gens de tous pays et de toute condition. Mais après les arrangements admirables qu'on a fait pour le progrès des sciences, un Ministère éclairé trouvera facilement moyen de faire naître insensiblement ces sentiments de bonhomie et cette décence qui me paraissent de la dernière nécessité. M. Feder est un sujet excellent, il a le talent de se faire aimer et considérer des étudiants, tout comme M. Pütter. Diese Pflanzschule sollte und könnte mit Recht unter den möglichst guten die beste seyn. Il me reste encore à toucher un mot sur ce qu'on nomme petites et dépenses extraordinaires, si celles-ci avaient une taxe, afin qu'il ne dépendait pas de passer les bornes, Göttingue qui est estimé cher perdrait cette réputation, serait plus fréquenté par ceux qui ne peuvent suffir à la dépense que ce séjour exige et gagnerait considérablement par le grand nombre que cela y attirerait.

Mon cher cousin, tout ce que je viens de dire ici est sorti de ma plume sous le titre de parent que j'aime, honore, et qui possède mon entière confiance, et c'est ce qui m'excusera que j'entre dans une matière qui n'est pas de mon ressort. Un penchant pour le bien-être de la jeunesse m'a arrêté de faire la considération que cette lettre est beaucoup trop prolix pour un Ministre dont le loisir est si précieux. Si elle vous ennuie, je vous supplie de la jeter au feu, quoique vous n'avez pas des cheminées, les poêles qu'on allume chez vous dans les appartements sont très commodes à cet usage; vous oublierez le contenu de celle-ci, à quoi je n'ai rien à dire, mais, de grâce, conservez le souvenir de celle qui a l'honneur de vous protester tout l'attachement dont elle est capable.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 24. Januar 1775

Körperliche Entwicklung Steins. Besuch der Gräfin Werthern in Nassau. Englischer Unterricht Steins. Tageseinteilung.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 25. Januar 1775

Kleidung. Reitstunden. Italienischer und französischer Unterricht.

Nun habe ich endlich einen Schneider gefunden, der das Corset vor den H. Baron macht. Es soll den ganzen Leib bedecken und ganz nach dessen

Form gemacht werden, nicht wie die Schnürbrüste der Frauenzimmer, sondern wie ein Panzer. Ich hoffe, es soll alles gut gehen.

Wirklich haben wir hier eine solche Kälte, als ich in meinem Leben noch keine gefunden habe. . . .

Bis auf den May oder Junius giebt der Stallmeister ein Carussel. Der Herr Sohn bezeugt eine grosse Begierde dabey zu seyn. Die Unkosten dabey sind folgende. Ein Reit Collet mit Gold und dem Stallmeister vor denselben Monath das doppelte Monath Geld, nemlich 14 Thlr. Ich bitte mir hierüber gnädige Befehle aus.

Der Italienische Sprachmeister soll hier sehr gut seyn. Ich glaube der H. Baron könnte auf künftige Ostern anfangen. Die Französische Sprachmeister aber sind nicht viel Rahres. Eine Schande vor die hiesige Universität. . . .

Allerlei Kleinigkeiten.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 19. April 1775

Wirtschaftliches. Gesundheitszustand Steins. Italienischer Unterricht. Salzmann. Wirtschaftliches und Literarisches.

Wirtschaftliches.

Herr Wrisberg¹⁾ glaubt, das Seltzer Wasser werde dem Herrn Sohn zu stark seyn und ihn zuviel angreifen. Er hält daher die Molcke vor besser und wird sie ihm künftigen Monath verordnen. Euer Gnaden haben dem H. Sohn geschrieben, dass Sie würden ein neues Fuder zu seinem (?) Kleid überschieken. Dieses Kleid aber ist gewendt und so sehr abgetragen, dass es diese Kosten nicht mehr werth und dem Herrn Sohn ohne das zu kurz ist. In die Collegia ist freylich alles, was gut ist, noch zu gut, aber da es nun Sommer wird, so könnten der H. Sohn in die Collegia mit dem Über Rock vorlieb nehmen. Sonst trägt er immer in die Collegia einen Rock und Über Rock. Dieses wird aber auf den Sommer sich von selbst verbieten.

Heute haben wir die italienische Stunde angefangen. . . .

Berufung des Mediziners Gmelin.

In der Theologischen Facultät sind wirklich zwey Stellen vacant, und man weiss aus Mangel der Leute nicht, woher man sie ersetzen soll.
H. Garbe²⁾ wird diesen Sommer hier erwartet und wird vielleicht einige Zeit hier bleiben.

H. Salzmann wird künftigen Johanni von hier abgehen und auf Michaelis

¹⁾ Heinrich August Wrisberg (1739—1808), Professor der Medizin in Göttingen.

²⁾ Der damals sehr bekannte Popularphilosoph Christian Garve († 1790), welcher 1772 Fergusons Grundsätze der Moralphilosophie und Burkes Werk über den Begriff des Erhabenen und Schönen übersetzt hatte.

in Wetzlar seyn. Er steht hier im Credit als ein geschickter Mann und gefält sich hier dahero sehr wol. Er ist fleissig in den Collegiis und sammelt als ein künftiger Professor in Strasburg; ich zweifle auch nicht, dass er wird Beyfall daselbst finden.

Abrechnung. — Wann künftig bey der Göttinger Gelehrten Zeitung ein Stück mangelt, so bitte ich mir solches sogleich zu bemerken, weil ich sonst die fehlende Stücke nicht mehr bekomme. . . .

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 23. April 1775

Ferienstimmung. Abfälliges Urtheil über die rationalistische Theologie. Gesundheitszustand Steins. Seine Wünsche. Er will sich einen Montesquieu anschaffen, was Christlieb befürwortet, „da ihm dieses Buch immerhin nützlich sein wird und er nicht zu frühe anfangen kann, es zu studiren“.

Wir geniessen wirklich die Vacanz mit doppeltem Vergnügen. Wir fühlen das Angenehme der Freyheit über seine Zeit und fühlen es desto stärker, da wir ein halbes Jahr hindurch unsere Stunden dem Zwang und der Disposition anderer überlassen haben. Nun fliessen uns zwar die Stunden langsamer, aber angenehmer vorbei, da wir wissen, dass sie von unserer Willkür abhängen; und obschon die Pflicht dieselbige auch jetzt noch regiert, so ist sie uns dennoch angenehm, weil die Pflicht kein Zwang ist. Das schöne Wetter, welches uns eben so ungewohnt ist, macht uns die Vacanz noch angenehmer. . . .

Less¹⁾ ist wirklich in Strasburg und findet Vergnügen daselbst. Vermuthlich wird er vor 3 oder 4 Wochen nicht zurück kommen. Man erwartet ihn hier mit Verlangen, besonders da die Universitäts Kirche wirklich schlecht bedient wird. . . . Es scheint überhaupt, dass der geistliche Stand je mehr und mehr abnehme. Diejenige, welche die Theologie studieren, studieren bloss wegen dem Brod, so wie der Handwerksmann sein Händewerk, und wenige studiren aus eigenem Trieb oder aus einem edleren Endzweck. Auf diese Weise aber wird die Religion durch eben diejenigen Hände untergraben, durch welche sie unterstützt werden solle. Erst gestern habe ich einen Beweiss hievon auf dem Catheder gesehen. Ein Theolog voll Einbildung und Eigenliebe defendirte seine Disputation als Theolog, und ausser dem Catheder war er einer von den blinden grossen Geistern, und zwar einer von der dümmsten Gattung, von denen nemlich, welche zweifeln, ob ein Gott seye. Ich kann aber nicht sagen, dass viele von solchen groben und . . .²⁾ Seelen hier sind, aber ich glaube, wenn man die meiste genau im Licht betrachtet, so sind sie von einer noch nidrigeren Gattung. Denn wenn sie die Existenz Gottes nicht leugnen, so geschieht dieses nicht aus Überzeugung, sondern mehr aus Faulheit, weil sie die Sache nicht

¹⁾ Gottfried Less, (1736—1797), Prof. u. Universitätsprediger in Göttingen.

²⁾ Unleserliches Wort.

untersuchen möchten und es vor schwehr halten, das Gegentheil zu behaupten. Jener irrt aus Mangel des Verstandes und Vorurtheil und diese aus Trägheit und Leichtsinn, manche aus Mangel der Erfahrung, nemlich diejenige, welche immer gute Tage gehabt haben, ihres Körpers pflegen und ausser der Sphäre ihres Körpers nicht denken können.

Der Herr Sohn ist gesund, und er hat eine gute Farbe. Er ist auch nicht magerer geworden, als er war. Er spricht mir aber schon wieder von der Reit Bahn und will auf den May wieder darauf gehen, ich habe ihm aber angekündigt, dass ich keine Erlaubniss hierzu hätte und also auch ohne diese nicht bezahlen werde. Ich bitte daher, ihm selbst hierüber die Befehle zu geben. . . .

Der H. Sohn möchte sich gern Montesquieu, Esprit des Loix, anschaffen und bittet deswegen um gndg. Erlaubniss ihn kauffen zu dörffen. Ich glaube nicht, dass es ihm wird abgeschlagen werden, da ihm dieses Buch immerhin nützlich seyn wird, und er nicht zu frühe anfangen kann, es zu studiren, weil er darin nie ausstudiren wird.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 2. Juni 1775

Gesundheitszustand der Frau vom Stein. Steins Gesundheit und Körperpflege.

Witterung.

Wir befinden uns sehr wol, besonders da wir alle Abend baden. Es scheint aber, dass das Blut des H. Sohnes in Bewegung seye, denn er blutet täglich aus der Nase. Die Ursache mag wol seyn, weil er sich nicht tief genug badet und den Kopf nie nass macht. Er will immer in Compagnie baden, und alsdann scheuet er sich, seinen Körper zu zeigen. Der Ort aber ist nicht so nah, dass man zwey Hemden mitnehmen könnte. Wegen seinem Körper fängt er an, ein wenig nachlässig zu werden, er ist zwar fleissig im Hängen, aber in seiner Stellung und im Gebrauch der Schnür Brust vergisst er sich oft. Ein einiges Wort, dass andere es bemerken, macht ihn aufmerksam. Ein ähnliches Wort von Euer Gnaden wird mehrer Wirkung haben, als wenn ich täglich die Gründe wiederhole. Herr Salzmann wird Göttingen in 14 Tagen verlassen. . . .

Abrechnung.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 18. Juni 1775

Besorgnisse um die Gesundheit der Frau vom Stein. Gesundheitszustand Steins. Der Prediger Less wieder in Göttingen. Sein Urtheil über Lavater.

Schlechte Postverbindungen Molkenkur Steins.

H. D. Less hat heute gepredigt. Die Kirche war so voll, dass ich mitten in dem Gang meinen Platz nehmen musste. Seine Stimme und Aus-

sprache ist schlecht, sein Vortrag ist kurz, aber vortrefflich, er ist ein Freund von langen Gebetten.

Von Lavater ist er nicht sehr eingenommen¹⁾. Er sagt von ihm, er habe ein ehrliches Herz, er meyne es gut, aber er kenne weder sich selbst, noch die Welt oder den Menschen überhaupt. Würde er sich selbst kennen, so würde er finden, dass er in seiner Natur einen Feind habe, den er zuerst bekämpfen und überwinden müsse, ehe er zu allem demjenigen tüchtig werden könne, zu welchem er sich tüchtig glaube. Er würde finden, dass seine Imagination und ausserordentliche Einbildungskraft seinen Verstand beherrsche, und dass er in dieser Verfassung weder sich selbst, noch andere kennen könne. Aus eben dieser Quelle fliesse seine Meynung, dass man noch jezo durch Glauben wirkliche und wahrhafte Wunder thun könne. Man habe ihm in der Schweiz versichert, dass er wirklich versucht habe, Wunder zu thun, und da er nicht reussirt habe, so sey er in seinem Vaterland als ein Schwärmer in Misscredit gekommen. Noch mehr Nachtheil aber bringe ihm seine Leichtgläubigkeit, indem Betrüger und Heuchler ihn mit leichter Mühe hinterführen und seinem wolgemeinten Eifer nachtheilig werden. . . .

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 28. Juli 1775

Wirtschaftliches. Frau v. Werthern.

Dass der Herr Sohn nicht mehr so fleissig schreibt, ist mehr seinen Geschäften in practico, als einem Kaltsinn zuzuschreiben. Es sind nur noch 2 Monathe, so ist auch dieses vorbey. . . .

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 10. September 1775

Der Prozeß am Reichskammergericht.

Vermuthlich wird mein Brief Euer Gnaden in Nassau antreffen. Unter der Hoffnung, dass sie gesund zurückgekommen sind, gratulire ich nun und wünsche, dass Sie wenigstens soviel Vergnügen von Ihrer Reyse haben, um versichert zu seyn, dass Sie das Ende Ihrer Absicht noch erleben können. Was nützt es aber, wann Euer Gnaden auch alle Hülfe von dem Kammer Gericht erlangen? Der Arm der deutschen Gerechtigkeit ist schwach gegen den Willen des Königs von Preussen und anderer mächtigen Stände,

¹⁾ Der zusammen mit Basedow und Goethe am 29. Juni 1774 in Nassau gewesen war.

wenn diese den Gen. v. Nesselrode favorisiren und die Kammer-Gerichtsmandate nicht hören wollen. . . .¹⁾

Herr v. Palm u. Hochstetter. Abrechnungen.

Christlieb an Frau vom Stein Göttingen, 15. (?) Okt. 1775.
St. A.

Witterung. Gesundheitszustand Steins. Weingeschäfte.

Christlieb an Frau vom Stein Göttingen, 4. November 1775
St. A.

Verkauf Steinscher Weine in Göttingen.

Christlieb an Frau vom Stein Göttingen, 8. November 1775
St. A.

Kollegs und Fechtstunden Steins. Sein Gesundheitszustand und seine körperliche Entwicklung.

. . . Ich hätte gern die Kosten eines collegii privatissimi über die Mathematik gespart, zumal da es öffentlich gelesen wird, allein es kam eines Theils mit andern Collegiis in Ansehung der Stunde in Collision, anderntheils ist bey diesen Collegiis, wenn man profitiren will, immer nothwendig, dass man den Professor fragen kann, welches bey öffentlichen Collegiis nicht angeht. Hauptsächlich aber hat mich der H. Sohn dazu veranlasst, indem er unter dieser Bedingung von der Reit Bahn abstehen wolte, und da es vor den zarten Körper des H. Sohns vorträglich ist, dass er das Reiten noch einen Winter anstehen lässt, so habe ich diesen freywilligen Antrag umso lieber angenommen, weil es ihm auf der andern Seite nützlich ist und die Ausgaben an sich nicht erhöht werden.

Die Fecht Stunde ist ihm auf zwey Seiten vorträglich, einestheils um ihm Gelegenheit zur Motion zu geben, anderntheils aber um seine Kräfte zu vermehren. Und wenn er auch in Ansehung der Kunst nicht besonders profitiren solte, so macht es doch seinen Körper auf eine unschädliche Art vester, und ich glaube, dass es auch in Ansehung seines Rückens eine gute Wirkung hat. Er ficht nun seit etlichen Monathen, und ich finde, dass seine Kräfte und Stärke um ein merkliches zugenommen hat. Wenn er nicht eine solche Art von Exercice hat, die ihm Motion gibt, so wird ihm auch dass Studio verdrüsslich, weil es hier Winters Zeit fast unmöglich

¹⁾ Es handelt sich bei diesem viel erwähnten Prozeß um einen Streit zwischen den Familien Stein und Nesselrode um die Besitzungen Ehrenberg und Landsron auf dem linken Rheinufer. Er endete mit einem Vergleich, der Stein in den Besitz der Güter brachte, er sollte ihrer aber nicht lange froh werden.

ist, sich auf eine andere Art Motion zu machen. Das einzige, was ich hiebey befürchte, ist dieses, dass er möchte, wenn er in der Fecht Kunst profitirt, eben hiedurch verleitet werden, in seinem Betragen gegen andere unbehutsamer zu werden. Jedoch er wird alle Tage älter, seine Bekanntschaft ist sehr eingeschränkt, und diejenigen Orte, wo er Gelegenheit zu Händeln haben könnte, besucht er nicht. . . . *Abrechnung.*

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 4. Dezember 1775

Wirtschaftliches. Frugale Lebensweise Steins.

Abrechnung.

. . . Wegen dem Frühstück muss ich Euer Gnaden noch um Rath fragen. Der Herr Sohn hat sich durch den Eichel Caffée gewöhnt, morgens etwas zu sich zu nehmen, und nun soll er abgeschafft werden. Was soll ich ihm dafür geben? Denn ganz kan ich ihm fast das Frühstück nicht nehmen, weil unser Abendessen sehr wenig ist und er morgens ausgehen muss. Milch, glaube ich, ist ihm schädlich und Thee noch mehr. Solte nicht eine Suppe taugen? Trocken Brod will er nicht, und Wecken, oder wie man es hier nennt, gerieben Brod, ist ihm ungesund. Ich glaube immer, dass ihm eine Wassersuppe das unschädlichste ist. Euer Gnaden werden ihn wol an trocken Brod verweisen. Weil aber ein starkes Abendessen schädlicher und kostbarer ist, als eine Morgensuppe, so habe ich Ihnen diesen Vorschlag machen und mir den gnädigen Befehl ausbitten wollen. . . .

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 14. Dezember 1775

Wirtschaftliches. Christliebs Erziehungsprinzipien; unmerkliche Leitung im Hinblick auf Steins Widerspruchsgeist.

Streit mit dem Diener.

. . . Graf Dönhof hat einen Hofmeister, einen guten ehrlichen Mann. Es ist nichts bekant, dass er jemals ausschweifet oder sonst eine schlechte Denkung Art habe. Und dieses bliebe hier gewiss nicht verborgen. Übrigens ist der Herr Sohn noch in keiner Bekanntschaft mit ihm, und vermuthlich wird es auch sobald noch nicht geschlossen. Ich kan ihm die Bekanntschaft nicht wählen, sondern ich muss ihn nach seiner Denkung Art sie wählen lassen und nur hindern, dass er nicht unrecht wählt. Meine Activität bey ihm muss ich immer in seine eigene verstecken und suchen, dass er niemals weisst, dass ich an diesem oder jenem die Triebfeder bin. Ohne dieses komme ich nie zu meinem Zweck. Dermalen bemühe ich mich, genaue Bekanntschaften von ihm zu ent-

fernen, weil er hier keine Bekantschafft finden kan, die nicht seine Fehler nährt. Ich hoffe, wenn er diese eine Zeitlang entbehrt, so diese Fehler ziemlich unmerkbar werden. Ihn ganz von Umgang zu entziehen, ist meine Absicht nicht, ich verstehe nur hierunter einen genauen Umgang. Ich weiss nicht, ob ich hierin Ihre Approbation habe.

Boie wird Secretair in Hannover.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 25. Dezember 1775

Neujahrswünsche. Steins englischer Unterricht. Wirtschaftliches.

Christlieb an Frau vom Stein
St. A.

Göttingen, 30. Dezember 1775

Wirtschaftliches. Falsche Nachrichten über das Ableben Friedrichs d. Gr.

Wirtschaftliches. Krankheit ihres Gatten.

Vom König von Preußen sagt man hier, dass er gestorben sey und vor seinem Tod ein Testament gemacht habe, worin er den Prinzen Ferdinand von Braunschweig zum General Feld Marschall, den Prinz Heinrich aber zum Vormund des Cron Prinzen eingesetzt habe. Allein das letztere macht die ganze Nachricht ungläublich. Jedoch ist soviel gewiss, dass er ziemlich krank war. Herr Prof. Meiners wird nun hier bleiben, man hat ihm Versprechungen aufs künftige gethan, die zwar dem Antrag nicht gleich kommen, aber doch seiner Neigung gemäss sind.

Stein an Reden¹⁾

Nach Pertz I, S 14. Auszug.

Wetzlar, 20. November 1777

Menschen und Verhältnisse in Wetzlar. Die Arbeit am Reichskammergericht.

Es bleibt noch die Frage zu entscheiden, ob Empfänglichkeit für eine Frau ein Lob für das Herz ist? ob man eine Anzahl Tugenden erwerben kann, ohne jemals verliebt gewesen zu sein? . . . ich bin es gewesen, und noch in diesem Augenblick dürfte ich mich nicht gleichgültig nennen. Man findet hier schöne Mädchen, mehrere von ihnen bei einiger Nachsicht liebenswürdig — aber im Übrigen ist der Aufenthalt zu Wetzlar auf die Dauer recht langweilig, denn der gesellige Ton ist steif und bürgerlich, und man findet sehr wenig Einklang. Ein Ort wie dieser, wo wichtige Angelegenheiten verhandelt werden, muss immer geteilt sein — es finden sich dort notwendig Parteien, welche voneinander unabhängig ihre Feindschaften selbst auf die Vergnügungen erstrecken. Kennt man die Lage der Dinge, so weiss man vorher, wer zu einem gewissen Gastmahl gehören, wer in einer gewissen Gesellschaft zugelassen, wer davon ausgeschlossen

¹⁾ Franz von Reden.

sein wird. Alles dieses verscheucht die Einigkeit aus den Gesellschaften, macht sie weniger angenehm, verbannt daraus Leichtigkeit und Wohlbehagen — und beengt bisweilen den Fremden, der auf beiden Seiten achtungswerte Menschen findet und sich ihnen nicht nach seinem Geschmack hingeben kann. Zudem besteht unsere Gesellschaft allein aus Rechtsgelehrten, deren Beruf durch die Masse der Begriffe, womit er das Gedächtnis belastet, den Geist ermüdet und alle Einbildungskraft erstickt — woraus man leicht folgern kann, dass unsere Männer nicht gerade zu den liebenswürdigsten gehören. Unsere Weiber sind grösstenteils Kleinstädterinnen, denen der Kaiser durch das Adeln ihrer Männer nicht auch ihren kleinen, kreischenden, kleinlichen, förmlichen Ton genommen hat. Vergebens also sucht man bei uns höfliche unterhaltende Menschen voll Aufmerksamkeit — sondern man findet sie entweder in einer Ecke über ihre Rechtshändel sprechend, oder die Karten in der Hand, und sie nehmen die Artigkeit, welche man ihnen erzeigt, entweder mit einer unpassenden Rauheit oder mit lächerlicher Verwirrung auf, oder finden keine Worte, um sie zu erwidern. Kurz, Wetzlar hat die Mängel der kleinen Städte — in einer grossen Stadt erzeugt der Zufluss der Menschen einen lebhaften allgemeinen Wettstreit, von den Fehlern der Personen, aus denen die Gesellschaft besteht, kennt man manche nicht und vergisst viele; aber hier wird alles strenge, oft falsch beurtheilt und macht dauernde Eindrücke. Da ich zum Arbeiten unter einem kenntnisreichen und verdienstvollen Assessor zugelassen bin und aus den Senatsprotokollen Gelegenheit habe, meine Kenntnisse zu erweitern durch Untersuchung der merkwürdigsten Rechtsfälle, welche das Gericht entschieden hat, so wird mir dadurch der Aufenthalt angenehm und die hier verlebte Zeit kostbar . . . Ausser dem Reichskammergerichtsprozesse macht die Zahl der hier zur Entscheidung kommenden Fälle das Rechtsstudium anziehender und giebt der Theorie das für die Ausübung erforderliche Leben . . .